LA ROCHEFOUCAULD

MAXIMES

Bibliothèque Larousse

MAXIMES
DE
LA ROCHEFOUCAULD

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/larochefoucauld0000maxi

FRANÇOIS VI DE LA ROCHEFOUCAULD

PEINT PAR FERDINAND
GRAVÉ PAR PETIT

MAXIMES
DE
LA ROCHEFOUCAULD

Notices et Annotations
par Marius ROUSTAN
Agrégé de l'Université

QUATRE GRAVURES
HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

SENTENCES ET MAXIMES DE MORALE

FR. DE LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

FRANÇOIS VI, duc de la Rochefoucauld, est né à Paris le 15 Septembre 1613, d'une très noble famille de l'Angoumois. Son père François V, dont le comté fut érigé en duché-pairie en 1622, était « conseiller du Roi en ses conseils d'État et privé, et maître de sa garde-robe », « gouverneur et lieutenant général de la province du Poitou » ; il eut quatorze enfants, dont François VI, qui s'appela d'abord prince de Marcillac, était l'aîné. Le jeune Marcillac passa son enfance dans la « Maison du Gouverneur » à Fontenay-le-Comte, et dans les diverses « maisons » de son père en Angoumois (la Rochefoucauld, Verteuil, etc.).

Il reçut l'éducation d'un fils de grand seigneur, c'est-à-dire apprit les arts nécessaires à un homme d'épée. Un avocat de Fontenay, Julien Collardeau, lui enseigna quelques bribes de latin jusqu'à treize ans ; Segrais qui, étant secrétaire des commandements de Madame, a fréquenté la Rochefoucauld, déclare : « M. de la Rochefoucauld n'avait pas étudié, mais il avait un bon sens merveilleux,et il savait parfaitement bien le monde. » Le duc lui-même s'excusait de ne pouvoir

louer une pièce de vers latins, en disant qu'il ne connaissait pas assez cette langue pour pouvoir s'en mêler. Bref, suivant un mot prêté à Mme de Maintenon, M. le duc avait plus d'esprit que de savoir. L'art d'écrire lui viendra donc plus tard de ses qualités naturelles. On enseigne le goût, le choix ; en cela, le monde fut une excellente école pour la Rochefoucauld. Les qualités essentielles de l'écrivain ne s'apprennent pas : la nature avait bien servi le futur auteur des *Maximes*.

La Rochefoucauld prit quelque idée des Anciens par les traductions, et se passionna surtout pour les romans de chevalerie ; peut-être cette influence a-t-elle déterminé en partie ce goût des aventures que le duc eut en commun avec les Frondeurs ; il s'enfermait pour lire l'*Astrée*, à tout le moins une fois l'an.

A quinze ans, il fut marié à Andrée de Vivonne, qui tint assez peu de place dans sa vie comme dans ses œuvres ; il en eut huit enfants, cinq garçons et trois filles, dont l'aîné seul, François VII, se maria. A seize ans, il est « mestre de camp » du régiment d'Auvergne, et, après avoir fait ses premières armes en Italie, il paraît à la cour. Il se range, dès le début, parmi les adversaires de Richelieu ; il est admis dans l'intimité d'Anne d'Autriche, et devient très probablement le soupirant de Mlle de Hautefort, fille d'honneur de la reine. Il quitte la cour et va combattre en Flandre (1635-1636), et, quand il revient à Paris, Anne d'Autriche est accusée d'avoir des intelligences avec l'Espagne (1637). Soumise comme une sujette aux interrogatoires du chancelier, elle voit fouiller ses cassettes, ses domestiques ; Louis XIII parle même de la répudier. La Rochefoucauld raconte qu'à ce moment elle lui proposa de s'enfuir avec lui à Bruxelles, ainsi que Mlle de Hautefort. L'enquête se relâche, la reine reprend confiance, mais ses complices ne sont pas prévenus, et Mme de Chevreuse, amie intime de la Rochefoucauld, effrayée, s'enfuit en Espagne : Marcillac, alors dans ses terres, l'aide à se dérober à la vengeance du cardinal. Ce dernier mande à Paris le trop romanesque gentilhomme, l'envoie huit jours à la Bastille, puis l'exile en province. Marcillac passe à Verteuil deux

années délicieuses, visitant ses voisins d'exil et attendant avec confiance la mort de Richelieu.

En juin 1639, il retourne à l'armée et se conduit si bravement que le cardinal essaie de se l'attacher, par l'intermédiaire du maréchal de la Meilleraye. C'était un avenir brillant qui s'offrait à Marcillac. Toujours chevaleresque, il croit de son devoir de consulter la reine. Celle-ci le retient dans l'opposition. Il se trouve impliqué, de fort loin il est vrai, dans le complot de Cinq-Mars. Un des conjurés, M. de Montrésor, pour échapper à l'échafaud, s'embarque à la Rochelle et passe en Angleterre ; Marcillac l'aide de son mieux. Cette fois il aurait pu payer cher cette intervention imprudente. Heureusement pour lui, le cardinal meurt le 4 décembre 1642 ; le roi lui-même suit Richelieu le 14 mai 1643. Les espérances de la Rochefoucauld semblent tout près de leur réalisation : il va donc trouver enfin le prix de sa fidélité !

Le Parlement casse le testament du feu roi, et confie la régence à la reine. Mais Mazarin, désigné par le testament de Richelieu, est promu chef du Conseil de Régence, et prend le plus grand ascendant sur Anne d'Autriche ; le rusé Italien va s'employer à dégager la reine « si bonne » des obligations qu'elle avait envers ceux qui l'avaient servie dans ses disgrâces. Il s'agit de tromper à la fois Marcillac et Mme de Chevreuse, revenue à la cour. Mazarin s'y prend de la façon suivante : il fait offrir à la Rochefoucauld des charges que celui-ci ne peut pas accepter, soit qu'elles se trouvent au-dessous de son mérite, soit qu'elles ne répondent pas à ses goûts. Chaque refus est pour Mazarin une occasion nouvelle de préparer la disgrâce de Marcillac. Bref, il « l'use » peu à peu dans les intrigues de cour, au point qu'en 1645 Marcillac songe à quitter la partie, et à s'« attacher à la guerre » après avoir dit adieu à toute ambition. Si ces projets eussent été sérieux, Mme de Longueville, avec laquelle il allait se lier, se serait vite chargée de les lui faire abandonner.

Pour tout avantage, il obtient la permission d'acheter la charge de gouverneur du Poitou (1646), c'est-à-dire « de payer 300.000 livres ce que son père avait été contraint de bailler

pour 250 ». Il rejoint comme volontaire l'armée du duc d'Enghien en Flandre, reçoit trois coups de mousquet au siège de Mardick (13 août 1646), est ramené à Paris « dans un brancard ». Revenu en Poitou, il répare deux ans après, vigoureusement et habilement, des désordres assez graves. Il semble être bien avec la cour. Il y a en lui de l'« Important », et, comme les autres seigneurs, il voudrait bien revenir auprès de Mazarin, mais à la condition qu'on sentît le prix de son adhésion comme de ses services. Ce que réclame Marcillac, c'est le titre de duc avant la mort de son père, ou, si l'on veut, un autre duché, et le tabouret pour sa femme au cercle de la reine. Mazarin applique le proverbe : « Bien pauvre qui ne peut promettre. » Mais, quand paraît la promotion des ducs et des pairs où le nom de Marcillac ne figure pas, celui-ci est furieux de se voir jouer encore, et cette fois il jure de se venger.

Mme de Longueville, qui est l'âme de la Fronde, excite ses ressentiments. Elle lui dévoile le plan de la guerre civile, combiné entre Conti, Longueville, Retz, et une partie des Parlementaires. Le voilà « consolé de son chagrin » parce qu'il se sent « en état de faire sentir au Mazarin qu'il lui eût été utile d'avoir ménagé » un homme tel que Marcillac. En décembre 1648, il est à Paris, et prend le titre resplendissant de « lieutenant général » de l'armée rebelle. Condé, malgré les liens du sang qui l'attachent aux Longueville, est à la tête des troupes royales. Quant à Marcillac, il n'était pas homme à conduire les événements ; on le tient au second plan, et, si on a l'air de lui réserver la première place, c'est pour l'engager davantage et satisfaire son orgueil. En revanche, il se conduit comme un chef très brave, ou plutôt : trop brave. Dès les premiers engagements, il se jette à corps perdu contre les adversaires, et revient si grièvement blessé qu'on se bat sans lui. L'amnistie est signée en mars 1649 ; Marcillac est plus mécontent que jamais.

Sur le terrain de l'intrigue, Mazarin était de beaucoup le plus fort. Cette fois, il a l'idée d'accorder à Marcillac les préséances que celui-ci réclame, mais il s'arrange de façon à provoquer les protestations de la noblesse et à se faire imposer la révocation de ses faveurs. Les menées politiques

du cardinal ont pour dénouement la fameuse arrestation des princes : Condé, Conti et Longueville. Marcillac et Mme de Longueville s'échappent ensemble de Paris ; la duchesse passe en Hollande, et lui-même se retire en Poitou (janvier 1650). Le 8 février suivant, mourait François V de la Rochefoucauld. François VI devenait le chef d'une grande maison, dont l'influence était considérable ; il essaie de faire prendre les armes à tous les nobles accourus pour assister aux obsèques de son père; il n'y réussit pas, et, après avoir opéré dans le pays, il va rejoindre les Frondeurs en Guyenne où ils soutenaient l'insurrection démagogique de l'*Hormée*, à Bordeaux. Alliance curieuse ! Les gentilshommes les plus nobles s'unissaient à une faction qui avait à sa tête une sorte de comité de salut public, un tribunal révolutionnaire sans appel, un journal insurrectionnel : *le Courrier Bordelais !* et comme étendard le drapeau rouge ! C'est une période qui n'est pas très honorable pour la Rochefoucauld, si l'on se place au point de vue patriotique ; il s'allie en effet avec les Espagnols, comme les autres Frondeurs. Mais il faut faire effort pour comprendre l'état d'esprit de ces « Importants » : pour eux, les séditieux, ce sont les royalistes. La Rochefoucauld écrira sans sourciller que Condé eut la joie de voir au milieu de la France une armée d'Espagne, si longtemps attendue ! Ce qu'il faut dire encore, pour excuser la Rochefoucauld, c'est qu'il s'est dévoué corps et biens à sa cause ; il s'est ruiné pour son parti et fort gaiement : le château de Verteuil est rasé par ordre du roi. Le deuxième accommodement avec la cour est signé le 29 septembre 1650. Le duc résiste aux offres de Mazarin, uniquement parce que Mme de Longueville n'a pas désarmé ; il reste inébranlable, moins par passion que par point d'honneur ; c'est un sentiment à la Corneille qui le guide : on pourrait presque dire qu'au point d'honneur tout est sacrifié par lui, jusqu'à l'honneur.

Il sera donc engagé, malgré lui, dans la troisième Fronde, où s'affirme à nouveau l'indomptable ténacité de Mme de Longueville. Il ne nous a rien caché de ses dépits dans ses *Mémoires* ; mais plus il est dépité, plus il redouble de bra-

voure et même d'héroïsme. Au combat de Bléneau, où Turenne et Condé se mesurent, la Rochefoucauld, ayant son tout jeune fils à ses côtés, montre une intrépidité merveilleuse ; au combat du faubourg Saint-Antoine, il s'élance avec son fils Marcillac et quelques volontaires contre une barricade, reçoit en plein visage une mousquetade qui lui fait « presque sortir les deux yeux hors de la tête », et, dans cet état, il traverse à cheval Paris, de la porte Saint-Antoine au faubourg Saint-Germain, excitant le peuple, l'envoyant combattre aux côtés de Monsieur le Prince.

Une nouvelle amnistie est signée en octobre 1652 : la Rochefoucauld y est compris. Mais, quoiqu'il souffrît beaucoup de ses blessures et qu'il fût décidément las de la guerre, il ne veut pas faire sa soumission, puisqu'il est moralement lié au prince de Condé. Le souple et intelligent Gourville fut alors chargé, d'une part, de « dégager » honorablement la Rochefoucauld « d'avec M. le Prince », d'autre part de négocier une réconciliation entre Mazarin et la Rochefoucauld. Le cardinal, qui appréciait Gourville à son juste prix, céda de bonne grâce; mais il voulut que le négociateur restât à son service. Gourville devint l'homme de Mazarin, mais n'abandonna jamais le duc, dont il aurait, suivant Saint-Simon, épousé secrètement une fille. Le duc se retire dans ses terres, désabusé, attristé, travaillant à refaire une santé et une fortune également compromises, écrivant une partie de ses *Mémoires*. La période des disgrâces allait enfin se terminer.

Elle se termine en 1659, où la Rochefoucauld obtient une une pension de 8000 livres. La même année, le prince de Marcillac épousait sa cousine Jeanne-Charlotte du Plessis-Liancourt, fille unique de Henri du Plessis, et ce mariage, nous dit la Grande Mademoiselle, rétablit la maison de la Rochefoucauld, laquelle n'était pas « aisée ». Les grâces pleuvent sur ses enfants : le fils aîné François VII devient l'ami intime du jeune roi. Au lendemain de la mort du cardinal et de la disgrâce de Fouquet, le duc est promu à l'ordre du Saint-Esprit (1662). Les Frondeurs étaient morts, s'étaient calmés ou repentis. Mme de Longueville étonnait le monde par son

esprit de pénitence. La royauté avait partie gagnée. La vie de la Rochefoucauld s'écoulera désormais dans le calme ; il fera la cour à Mme de Montespan, et sollicitera même, en concurrence avec Montausier, la charge de gouverneur du Dauphin ; il verra son petit-fils épouser la fille du tout-puissant Louvois (1679) ; mais il renoncera à toute ambition politique et, cessant d'être un homme d'intrigues, il deviendra, faute de mieux, un grand écrivain.

Il se sentira homme de lettres en fréquentant les salons qui, à l'imitation de l'hôtel de Rambouillet, réunissent la société la plus élégante, la plus choisie, la plus distinguée. « Otez la société du Luxembourg, écrit Cousin, et les *Divers Portraits* de Mademoiselle, vous n'auriez jamais eu le *Portrait de la Rochefoucauld par lui-même* ; de même, ôtez la société de Mme de Sablé et la passion des sentences et des pensées qui y régnait, jamais la Rochefoucauld n'eût songé ni à composer ni à publier son livre. » Le duc fréquente en effet, entre autres salons, celui du Luxembourg que préside Mlle de Montpensier, et surtout celui de Mme de Sablé. Celle-ci, retirée au faubourg Saint-Jacques, à Port-Royal de Paris, dans un corps de logis « à la fois séparé du monastère, écrit Cousin, et renfermé dans son enceinte », recevait Mmes de Maure, de Guéméné, de Liancourt, de Schomberg, de Rohan, de la Fayette, qui donnaient la réplique aux hommes les plus spirituels de son temps. C'est là que furent peu à peu élaborées les *Maximes*, auxquelles la Rochefoucauld travailla sept ans avant de se décider à les publier.

Plus tard, lorsque Mme de Longueville, devenue la pénitente de M. Singlin, entra en relations plus étroites avec Mme de Sablé, les visites de la Rochefoucauld se firent plus rares. Vers 1665, il s'attacha plus intimement à Mme de la Fayette, la docte et tendre veuve, qui réunissait en son hôtel de la rue de Vaugirard, la Fontaine, Huet, Ménage, Segrais, Mme de Sévigné, Monsieur le Prince, etc. Elle avait trente-trois ans à peine, la Rochefoucauld en avait environ cinquante-trois : leur liaison fut de plus en plus affectueuse, touchante, délicate ; il y a, dans cette amitié amoureuse qui unissait deux âmes d'élite, une sorte de mystère qu'on ne voudrait même

pas voir éclairci. Soit dans son hôtel de Liancourt, soit dans le charmant salon de la rue de Vaugirard, la Rochefoucauld est l'homme du monde que l'on écoute, le critique littéraire que l'on consulte. « Il donna de l'esprit et de la politesse à Mme de la Fayette, déclare le *Segraisiana* ; mais Mme de la Fayette régla son cœur ; » elle le « reforma », disait-elle, et en effet, sous l'influence de cette amie tendre, douce, indulgente, la mélancolie du seigneur désabusé se fit moins âpre et moins hautaine.

Leurs derniers jours furent assombris par les souffrances. Mme de la Fayette est constamment malade depuis 1671. La Rochefoucauld est si atrocement torturé par la goutte que Mme de Sévigné nous le montre « criant les hauts cris... », demandant « la mort comme coup de grâce ». Il éprouve plusieurs douleurs cruelles : sa mère meurt (4 mai 1672) ; quelques mois plus tard, au passage du Rhin, son quatrième fils est tué, et le prince de Marcillac blessé grièvement. En 1680, la maladie de la Rochefoucauld ne lui laisse plus aucun répit. Nous suivons, dans les lettres de Mme de Sévigné, les progrès incessants du mal, jusqu'à l'heure où le duc expira entre les bras de Bossuet (nuit du 16 au 17 mars 1680). Les lettres de la marquise nous font assister « aux horreurs des séparations » et aux tristesses désespérées du lendemain de la mort; les autres, sans doute, se consoleront avec le temps ; « mais où Mme de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami ?... Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre... M. de la Rochefoucauld était sédentaire aussi ; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre ; rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. » Il semble bien, malgré tout, que le temps « si bon aux autres » fut aussi bon à Mme de la Fayette. Sa « petite santé » lui permit de survivre treize ans encore à cette amitié si confiante et si charmante ; du moins, elle conserva pieusement, sans aucun doute, le souvenir de la Rochefoucauld dont Mme de Sévigné disait encore : « Jamais homme n'a été si bien pleuré. » C'est encore là un des plus beaux éloges qu'on puisse faire d'un défunt.

Nous avons vu que les *Maximes* furent composées, soit dans l'hôtel de Liancourt, habité par le duc, soit dans le salon de Mme de Sablé : c'est là qu'elles sont nées, qu'elles ont été apportées, discutées, retouchées. On lit dans les *Portefeuilles de Vallant* (Vallant était le médecin et le secrétaire de Mme de Sablé), à la fin d'une copie de lettre non signée : « Je vous supplie, Madame, de vouloir bien donner à celui qui a le greffe de nos sentences, copie de celles que je vous envoie, en cas que vous les approuviez. » La Rochefoucauld fut un des « greffiers » des sentences cherchées et arrangées dans ce cercle choisi. Il y a mieux : les *Maximes* n'ont paru, en 1665, qu'après une consultation suprême qui eut lieu chez Mme de Sablé, et à laquelle ont assisté tous les « collaborateurs » et les « collaboratrices » solennellement réunis. Évidemment — et pour une infinité de raisons — la Rochefoucauld n'était pas un simple collecteur de « sentences » toutes faites ; mais ce « greffier » résumait plus d'une fois, à sa manière, les décisions d'une cour polie dont il était aussi une sorte de président.

On a donc largement exagéré la part des confidences que renferment les *Maximes* : on est allé jusqu'à essayer de mettre sous chacune d'elles un ou plusieurs faits de la vie de l'auteur. Cela revenait à considérer le recueil comme des *Mémoires*, présentés sous une forme plus condensée, plus abstraite, plus générale. N'exagérons pas davantage dans l'autre sens. Certes, les jours où il maniait telle ou telle réflexion, la Rochefoucauld cherchait à y ramasser tout ce que lui avait enseigné la triste expérience. Lorsque nous avons compris ce qu'il y avait en lui d'élevé, d'aristocratique, d'héroïque même, et que nous l'avons suivi dans ce monde d'intrigants et de rusés politiques au milieu duquel il devait trouver tant de déboires, nous saisissons tout ce qu'il a mis de lui-même dans une phrase plus particulièrement triste ou désenchantée. Mais nous ne pouvons oublier que l'œuvre est, à certains égards, presque « collective », et nous ne saurions la séparer du milieu même où elle a vu le jour.

L'idée maîtresse elle-même, à savoir que toutes les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer,

que l'amour-propre ou l'égoïsme est le fond de toutes nos actions, la Rochefoucauld ne l'a-t-il due qu'à sa propre expérience de la vie ? Cette idée, nous la rencontrons constamment dans ce XVII^e siècle, si profondément catholique et même janséniste, et nous nous demandons si le pessimisme de la Rochefoucauld n'est pas tout simplement le pessimisme chrétien : Pascal, à la même époque, ne pensait pas autrement, n'écrivait pas autre chose. A tout moment, des rapprochements s'imposent entre l'auteur des *Maximes* et celui des *Pensées* : le moi est haïssable, l'égoïsme est le fond de notre nature, la nature est mauvaise..., l'un et l'autre tournent et retournent constamment la même proposition. La Rochefoucauld avait quelque raison d'affirmer dans sa préface, que ses réflexions ne contenaient autre chose que l'abrégé d'une morale conforme à celle des Pères de l'Église ; « Celui qui les a faites, ajoutait-il dans l'Avis du Libraire, n'a considéré les hommes que dans cet état de la nature corrompue par le péché. » Les éditeurs voient là tout simplement le désir de se mettre en règle avec l'Église. Il y a pourtant de nombreuses preuves que cette interprétation des *Maximes* ne fut pas uniquement celle de l'auteur. Je lis dans une lettre d'un port-royaliste sur l'ouvrage : « Il n'y a rien de plus fort, de plus véritable, ni même de plus chrétien. C'est une satire de la corruption de la nature par le péché originel : c'est une agréable description de ce qui se fait par les honnêtes gens quand ils n'ont point d'autre conduite que celle de la lumière naturelle et de la raison sans la grâce ; c'est une école de l'humilité chrétienne... »

Il ne s'agit pas de transformer M. le duc en un prédicateur catholique. Laissons-le parmi les mondains les plus délicats et au rang le plus distingué. Mais ce qu'on appelle « le courant mondain » au XVII^e siècle est en réalité mêlé intimement au « courant chrétien ». L'influence religieuse est plus importante que toutes les autres, et les modifie toutes. Entre le pessimisme d'un la Rochefoucauld et celui d'un Leconte de Lisle, par exemple, il y a un abîme. Voilà pourquoi la Rochefoucauld a écrit : « Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison », comme Pascal

écrivait : « L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. » La morale des *Maximes* et celle des *Pensées* se rejoignent par le fond, et, à certains moments, par la forme.

Par conséquent, il ne faut pas se poser la question de la sincérité de la Rochefoucauld. Cette sincérité ne fait aucun doute. Mais, rappelons-nous ce que nous avons constaté en lui de raffinement sur les idées de devoir, de courage, de vertu, d'honneur : nous nous expliquerons pourquoi il était extrêmement difficile en ces matières, et aussi pourquoi il n'était pas convaincu de la vérité exacte et rigoureuse de toutes ses maximes, prises au pied de la lettre. Sans cela, il n'aurait jamais consenti à atténuer plus tard les affirmations les plus dures de son livre. Nous avons les leçons différentes du texte, et lorsque nous trouvons qu'il ajoute : la plupart des hommes, le plus souvent, la plupart du temps, etc..., nous voyons immédiatement s'atténuer la portée de ses aphorismes. La quatrième édition (1675) débutait par cette maxime-épigraphe : « Nos vertus ne sont *le plus souvent* que des vices déguisés. » *Le plus souvent* est à noter, et la pensée n'est plus la même que celle-ci, qui se trouvait dans l'édition de 1665 : « *Toutes les vertus* se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer. »

D'autre part, en tenant compte des circonstances au milieu desquelles se précisaient les maximes et aussi de la forme épigrammatique dans laquelle elles étaient fixées, on s'apercevra que les exagérations étaient inévitables. « Il n'y a point, affirmait Grimm, de forme plus contraire à la vérité que la *maxime* ; » car la sentence brève, condensée, antithétique, ne dit pas ce qu'on pourrait expliquer en plusieurs phrases, et a, malgré tout, un air plus décisif. A plus forte raison, quand un recueil de sentences a été conçu un peu comme une gageure. N'y avait-il pas, pour les beaux esprits qui entouraient Mme de Sablé, une preuve d'habileté beaucoup plus grande à démontrer que l'amour-propre était le fond des actes que tout le monde s'accordait à reconnaître comme les plus désintéressés ?

Il est donc facile de relever des exagérations dans la Rochefoucauld, des contradictions réelles ou apparentes, et de

multiplier les objections contre une foule de sentences. Voici les reproches qu'on lui adresse le plus souvent :

D'abord, quand il énumère les intérêts divers qui nous poussent, la Rochefoucauld ne nous laisse pas voir que certains sont presque des vertus. Entre un homme qui est guidé par l'amour sordide de l'argent et celui qui est enchaîné par le noble amour de la gloire, la distance est énorme, bien qu'au sens de la Rochefoucauld, l'un et l'autre soient également des égoïstes.

De plus, quand il envisage les motifs secrets qui nous déterminent, il en oublie qui sont défavorables à sa thèse. Il est très vrai que beaucoup de gens pleurent pour se faire voir, pour mériter le renom d'être tendres, pour qu'on les plaigne, pour éviter la honte de ne pleurer pas. Mais pourquoi ne pas ajouter que d'autres pleurent tout simplement par pitié, ce qui n'est pas moins vrai, et ce qui nous suffit ?

Ailleurs, il considère qu'il y a un rapport de cause à effet là où il peut y avoir un simple rapport d'accompagnement. Il nous montre la reconnaissance comme une espèce de marchandise qu'entretient le commerce : « Nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent. » Cela signifie que la reconnaissance s'appuie toujours sur ce calcul. Or, s'il est certain que la reconnaissance peut nous attirer de nouveaux bienfaits, il n'est pas établi que la préoccupation d'attirer ces bienfaits nouveaux soit le motif qui nous décide toujours à témoigner quelque gratitude à ceux qui nous ont obligés.

Et enfin, la philosophie de la Rochefoucauld paraît singulièrement incomplète. L'amour-propre inspire un très grand nombre de nos actions ; il ne les inspire pas toutes : l'habitude, l'imitation, l'amour du changement, etc., en expliquent aussi une bonne part. Non seulement elle est incomplète, mais elle est parfois d'une simplicité trop rigide pour être vraie, car après tout, on n'explique pas le cœur humain dans sa délicate complexité par une formule en quelque sorte mathématique, dont on se contente de tirer des applications à la fois subtiles et variées.

Mais, quelles que soient les critiques adressées à la philo-

sophie de la Rochefoucauld, son œuvre est celle d'un grand écrivain.

Si nous voulions le croire, il n'aurait eu aucune ambition d'auteur ; son mérite était trop connu pour qu'il eût besoin de le confirmer par des livres

Il ne faut pas nous arrêter à cette affirmation de gentilhomme. Il y a dans les *Maximes* un travail de style acharné et patient, qui prouve bien que le noble duc a fait œuvre d'artiste. Il n'épargne ni son temps ni sa peine jusqu'au moment où il arrive à la forme parfaite, ferme, exacte, fine, naturelle à la fois et élégante. Ce n'est pas le moindre intérêt des éditions critiques de son livre que de nous faire voir les retouches successives apportées à la pensée par cet écrivain soucieux d'arriver à l'expression définitive, la plus vraie, la plus simple, la mieux ciselée.

A côté de ce mérite de l'exactitude et de la simplicité acquises à force de travail, il faut noter çà et là quelques traces d'obscurité ; elles viennent tantôt de l'effort extrême de condensation, tantôt de quelque recherche trop subtile de la nuance. Pourtant les passages obscurs ou précieux sont tout à fait rares, et ce livre, qu'on a appelé le testament moral et littéraire de la préciosité, vaut surtout par la probité de la forme, réalisée par l'art et le labeur.

On s'arrêtera enfin devant certains passages dont la mélancolie exquise touche à la poésie. Quand l'âme triste et chevaleresque de la Rochefoucauld se devine à travers la sentence, on admire autre chose que du bonheur d'expression dans ce style où l'on reconnaît l'homme, et on se laisse volontiers toucher et séduire, et parfois même un peu attendrir.

M. ROUSTAN.

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS ORIGINALES

Sentences et Maximes de morale, la Haye, chez Jean et Daniel Steucker, 1664. — *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, Paris, chez Claude Barbin, 1665 (quatre éditions, dont trois contrefaçons). — Paris, 2e édition, 1666. — Paris, 3e édition, 1671. — [Rouen, chez Jacques Lucas, 1672 ; Lyon chez Compagnon et Taillandier, 1672]. — Paris, Claude Barbin, 4e édition, 1675. — [Edition de la Haye (La Sphère) 1676]. — Paris, Claude Barbin, 5e édition, 1678 (Barbin publie en outre en 1678 un supplément à la 4e édition : *Nouvelles Réflexions ou Sentences et Maximes Morales*. Seconde Partie). — Les éditions entre crochets sont celles que la Rochefoucauld n'a pas revues. Voir nos remarques en tête des *Maximes Posthumes*, des *Réflexions supprimées par l'auteur*, et des *Réflexions diverses*. — Plus de quatre-vingts éditions des « Maximes » ont paru de 1664 à nos jours.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LA ROCHEFOUCAULD

Mémoires de La Rochefoucauld, de Retz, de Mme de Motteville, de la duchesse de Nemours, de Gourville, etc... — *Lettres de Mme de Sévigné*. — Vauvenargues, *Œuvres Posthumes et Inédites* (édit. Gilbert). — A. Vinet, *les Moralistes français au XVIIe siècle*, 1837. — Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes*, 1840 (Mme de Longueville, Mme de Sablé, Mme de La Fayette, M. de La Rochefoucauld). — *Lundis*, t. XI, 1853. — Cousin, *Mme de Sablé*, 1854. — Taine, « Revue de l'instruction publique », 19 août 1855, article sur les *Maximes*. — Cousin, *Mme de Chevreuse*, 1856. — *Mme de Longueville*, 1853-59. — G. Levavasseur, *La Rochefoucauld*, 1862. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. V, 1863. — E. de Barthélémy, *les Amis de Mme de Sablé*, 1865. — Prévost-Paradol, *Etudes sur les moralistes français*, 1865. — Guyau, *la Morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, 1878. — D'Haussonville, *Mme de La Fayette*, 1881. — P. Stapfer, *Etudes sur la littérature française*, 1881. — J. Gourdault, Notice biographique sur La Rochefoucauld dans l'édition des *Œuvres de La Rochefoucauld*, par Gilbert, Hachette, 1868-1882. — E. Deschanel, *Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet*, 1885. — J. Bourdeau, *La Rochefoucauld*, Hachette, 1893.

AVERTISSEMENT POUR CETTE ÉDITION

Nous avons pris pour guide l'édition des *Grands Ecrivains* (édit. Gilbert, Hachette). Nous avons suivi l'ordre des parties, nous avons respecté le numérotage de cette édition qui est, jusqu'à nouvel ordre, celle qui fait autorité. Il est à la fois plus pratique et plus scientifique, en quelque sorte, de ne pas introduire de la confusion à ce double point de vue; sans cela, toute référence devient impossible, si le classement et les numéros des maximes sont dissemblables avec chaque éditeur.

Nous n'avons cité parmi les variantes que celles qui avaient quelque intérêt soit pour éclairer le texte, soit pour nous faire mieux apprécier l'art de la Rochefoucauld. Il ne nous a pas semblé utile d'encombrer le texte en conservant celles qui n'étaient que curieuses. En tout cas, nous avons éliminé sans scrupule toutes celles qui faisaient double emploi.

PORTRAIT DE M. R. D. [1]

Fait par lui-même (1659)

JE SUIS d'une taille médiocre, libre, et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois. Tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop en bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me tâter, et de me regarder dans le miroir, pour savoir ce qui en est ; et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré, ou en ovale ; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusques à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait, car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts. Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que depuis trois ou quatre ans à peine m'a-t-on vu rire trois ou

1. R(ochefoucaul)D. — Ce morceau parut sous ce titre dans le *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, dédié à S. A. R. Mademoiselle* (de Montpensier), Paris, Ch. de Sercy et Cl. Barbin, MDCLIX. C'est le début littéraire de la Rochefoucauld.

quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que, la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger ; mais, comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors. J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire : car à quoi bon façonner là-dessus? Tant biaiser, et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je dirai que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte : car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus : j'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi quand elle est enjouée ; et, si je n'y dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et, si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture en général ; celle où il se trouve quelque

chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tous moments sur ce qu'on lit, et des réflexions que l'on fait, il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile. Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre ; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas à entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute ; mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur, et, lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour celui de la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable. J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme[1] que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer. J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées ; on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avait offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre. L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusques à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal : car les misérables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde ; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à

1. Au sens du XVII^e siècle : homme du monde, galant homme ; ne pas confondre à cause des mots : « sentiments vertueux ».

affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs ; j'ai de la condescendance pour eux, je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs, et j'en excuse facilement toutes choses : seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence. J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole : je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes, et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous, et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois ; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois[1]. J'ai renoncé aux fleurettes, et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter. J'approuve extrêmement les belles passions : elles marquent la grandeur de l'âme ; et, quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

---

1. Quarante-cinq ans.

PORTRAIT DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

par le cardinal de Retz

IL y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de la Rochefoucauld : il a voulu se mêler d'intrigue dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort ; il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi, car il avait des qualités qui eussent suppléé, en tout autre, celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée ; mais son bon sens, et très bon de la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devait compenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution : elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive ; je ne la puis donner à la stérilité de son jugement, car quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison : nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause.

Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat[1] ; il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être ; il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était tourné, dans les affaires, en air d'apologie ; il croyait toujours en avoir besoin ; ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître, et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle.

---

1. Rapprocher l'expression familière : « Il n'est qu'un soldat », c'est-à-dire : il a de la bravoure et pas plus.

PORTRAIT DU CARDINAL DE RETZ

par La Rochefoucauld (1675)

PAUL DE GONDI, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. Il a une mémoire extraordinaire ; plus de force que de politesse dans ses paroles ; l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis ; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paraît ambitieux sans l'être ; la vanité, et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession ; il a suscité les plus grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formel de s'en prévaloir, et, bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal ; il a souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire, durant plusieurs années, dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris, contre la puissance du cardinal Mazarin ; mais après la mort de ce ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a augmenté toujours sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter ; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses

---

1. A son tour M. de la Rochefoucauld fit le portrait de son ennemi intime, M. le cardinal. Mme de Sévigné l'envoyait à sa fille le 19 juin 1675, et il a paru pour la première fois dans l'édition des *Lettres* de la marquise de 1754. (t. III, pag. 60 et suiv.) On y retrouvera le fond même de plusieurs « maximes » et la griffe de M. le duc.

qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts.

Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelques soins qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre ; il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvait espérer de leur pouvoir rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût, ni de délicatesse ; il s'amuse à tout, et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion ; il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui.

SENTENCES
ET
MAXIMES
DE
MORALE.

A LA HAYE,
Chez JEAN & DANIEL
STEUCKER.
cIↃ IↃC LXIV.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1664

AVIS AU LECTEUR

(ÉDITION DE 1665)

Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public sous le nom de *Réflexions ou Maximes morales*. Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez. Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paraître cet ouvrage, et qu'il serait encore renfermé dans son cabinet si une méchante copie qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avait obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit être tout à fait conforme à l'original[1]. Mais, toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mêle de pénétrer dans le fond de leur cœur, et qui croient être en droit d'empêcher que les autres les connaissent parce qu'elles ne veulent pas se connaître elles-mêmes. Il est vrai que, comme ces *Maximes* sont remplies de ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles, et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi est-ce pour eux que je mets ici une *Lettre* que l'on m'a donnée, qui a été faite depuis que le manuscrit a paru[2], et dans le temps que chacun se mêlait d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux *Réflexions*, et pour expliquer les sentiments de leur auteur. Elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Pères de l'Eglise, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvait s'égarer en suivant de si bons guides, et qu'il lui était permis de parler de *l'Homme* comme les Pères en ont parlé. Mais si le respect qui leur est dû n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraîner son esprit au premier mouvement de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que *l'amour-propre* ne se mêle point dans le jugement qu'il en fera. Car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse être favorable à ces

1. On a cru que c'était un prétexte de grand seigneur, aussi longtemps qu'on n'a pas découvert l'édition de Hollande de 1664, aujourd'hui connue.

2. C'est-à-dire depuis qu'il a été communiqué à plusieurs personnes. Cette « lettre » est celle que nous donnons en appendice.

Maximes : comme elles traitent *l'amour-propre* de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prévenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prévention ne les justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces *Réflexions* que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre motif que par celui de l'intérêt caché, de l'orgueil et de l'amour-propre. En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain. Voilà ce que j'avais à dire sur cet écrit en général ; pour ce qui est de la méthode que l'on y eût pu observer, je crois qu'il eût été à désirer que chaque *Maxime* eût eu un titre du sujet qu'elle traite, et qu'elles eussent été mises dans un plus grand ordre ; mais je ne l'ai pu faire sans renverser entièrement celui de la copie qu'on m'a donnée ; et, comme il y a plusieurs *Maximes* sur une même matière, ceux à qui j'en ai demandé avis ont jugé qu'il était plus expédient de faire une *Table* à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traitent d'une même chose.

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION[1]

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Cette cinquième édition des *Réflexions morales* est augmentée de plus de cent nouvelles maximes, et plus exacte que les quatre premières[2]. L'approbation que le public leur a donnée est au-dessus de ce que je puis dire en leur faveur ; et, si elles sont telles que je les crois, comme j'ai sujet d'en être persuadé, on ne pourrait leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'*Intérêt* on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ; et l'autre (qui est comme le fondement de toutes ces réflexions), que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché ; et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre indéfini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.

Pour ce qui est de l'ordre de ces réflexions, on n'aura pas de peine à juger que, comme elles sont toutes sur des matières différentes, il était difficile d'y en observer ; et, bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru devoir les toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur, mais on les trouvera dans la *Table*.

1. Préface presque conforme à celle des 2e et 3e éditions (1666, 1671), et presque identique à celle de la 4e (1675).

2. La première édition contenait 317 maximes ; la deuxième 302, en y comprenant la réflexion sur la mort, non numérotée dans la première ; la troisième 341 ; la quatrième 413 ; la cinquième 504.

RÉFLEXIONS MORALES

Nos vertus ne sont le plus souvent
que des vices déguisés.

1

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger ; et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes.

2

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

3

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

4

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

5

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

6

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

7

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avaient de se rendre maîtres du monde, n'était peut-être qu'un effet de jalousie.

8

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles ; et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

9

Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier lors même qu'elles paraissent les plus raisonnables.

10

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours [1] l'établissement d'une autre.

11

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice ; on est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.

---

1. La première édition (1665) donne : « toujours », et non : « presque toujours ».

12

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paraissent toujours au travers de ces voiles [1].

13

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

14

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures : ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

15

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

16

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.

17

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

18

La modération est une crainte de tomber dans l'envie

1. « Quelque industrie que l'on ait à cacher ses passions sous le voile de la piété et de l'honneur, il y en a toujours quelque endroit qui se montre. » (Ms. et 1665.)

et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur : c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit ; et enfin, la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paraître plus grands que leur fortune.

19

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

20

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.

21

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager, de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux [1].

22

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir ; mais les maux présents triomphent d'elle.

23

Peu de gens connaissent la mort. On ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume ; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

---

1. Var. : ms. et éd. de 1665 : « Ceux qu'on *fait mourir* affectent quelquefois des froideurs, *des constances et des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle et pour s'étourdir*, de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau (ms. *mouchoir*) fait à leurs yeux .»

24

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenaient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme, et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes [1].

25

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

26

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

27

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

28

La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

29

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

30

Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent

1. « Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes : cela fait bien voir qu'ils n'étaient pas forts quand ils les supportaient, mais seulement qu'ils se donnaient la gêne pour le paraître, et qu'ils soutenaient leurs malheurs par la force de leur ambition, et non pas par celle de leur âme ; enfin à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes ». (1665.)

pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

31

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

32

La jalousie se nourrit dans les doutes, et elle devient fureur ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude [1].

33

L'orgueil se dédommage toujours, et ne perd rien lors même qu'il renonce à la vanité.

34

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

35

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour.

36

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections.

37

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes ; et nous

1. « La jalousie ne subsiste que dans les doutes, l'incertitude est sa matière ; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments ; on cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairci de ce qui causait la jalousie. » (1665.) « La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toujours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments ; et elle devient fureur sitôt qu'on passe du doute à la certitude. » (1666.)

ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

38

Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes.

39

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui du désintéressé.

40

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres [1].

41

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

42

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison [2].

43

L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et, pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne [3] insensiblement à un autre.

44

La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

45

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

---

1. « L'intérêt à qui on reproche d'aveugler les uns, est ce qui fait toute la lumière des autres. » (Ms.)

2. Maxime retournée ainsi par Mme de Grignan : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force. » *(Lettres de Sévigné, t. VI, p. 527).*

3. Édit. 1665 : « *l'achemine* », (peut-être à regretter).

46

L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avaient pour la vie n'était qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs [1].

47

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

48

La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses ; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

49

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine [2].

50

Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune [3].

51

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre [4].

---

1. « L'attachement ou l'indifférence pour la vie sont des goûts de l'amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs » (1665.)

2. « On n'est jamais si malheureux qu'on craint ni si heureux qu'on espère. » « Les biens et les maux sont plus grands dans notre imagination qu'ils ne le sont en effet, et on n'est jamais si heureux ou si malheureux que l'on pense. » Telles sont les deux versions du manuscrit. Les quatre premières éditions portent : *que l'on pense.*

3. « Ceux qui se sentent du mérite se piquent toujours d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont au-dessus de leurs malheurs et qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune. » (Ed. 1665.)

4. « Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous avons été contents dans l'état et dans les sentiments que nous désapprouvons à cette heure. » (Ed. 1665.)

52

Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

53

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les héros.

54

Le mépris des richesses était dans les philosophes un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privait ; c'était un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté ; c'était un chemin détourné pour aller à la considération, qu'ils ne pouvaient avoir par les richesses.

55

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

56

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi.

57

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard [1].

58

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou

1. « Quoique la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hasard ou de quelque petit dessein. » (1665.)

malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

59

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

60

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise [1].

61

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

62

La sincérité est une ouverture du cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

63

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

64

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

65

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence ; cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement [2].

---

1. « La fortune ne laisse rien perdre pour les hommes heureux. » (Ed. 1665.)
2. « On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloge qu'on ne lui donne ; elle est la règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fait le destin des empires ; sans elle on a tous les

66

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent, en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables.

67

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit [1].

68

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères.

69

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes.

70

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

---

maux ; avec elle on a tous les biens, et comme disait autrefois un poète, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité, pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux.Cependant la prudence la plus consommée ne saurait nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante et aussi inconnue qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets : d'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres.» (1665.) « Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne saurait nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant.» (1666.)

1. Pensée très discutée depuis le XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours. Il faut comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de la saine et droite raison, mais de la raison à la fois sûre, ingénieuse et fine. « Le bon sens est la première qualité du génie, et l'à-propos, la première loi du bon sens. » (Marmontel, *Œuvres, t. VI, p.* 194.)

71

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

72

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

73

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une.

74

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.

75

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

76

Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

77

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.

78

L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice.

79

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

80

Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de connaître celles de l'esprit.

81

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-même. C'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite.

82

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais événement.

83

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner [1].

84

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

85

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous, et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir.

86

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

---

1. Var. : « L'amitié la plus sainte et la plus sacrée n'est qu'un trafic où nous croyons toujours gagner quelque chose. » (Ms.). Autre : « L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce (1665 : trafic) où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » (1665, 1666, 1671, 1675.)

87

Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

88

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous [1].

89

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement [2].

90

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

91

La plus grande ambition n'en a pas la moindre appa-

---

1. Var. : « Comme si ce n'était pas assez de l'amour-propre d'avoir la vertu de se transformer lui-même, il a encore celle de transformer les objets ; ce qu'il fait d'une manière fort étonnante : car non seulement il les déguise si bien qu'il y est lui-même trompé, mais il change aussi l'état et la nature des choses. En effet, lorsqu'une personne nous est contraire, et qu'elle tourne sa haine et sa persécution contre nous, c'est avec toute la sévérité de la justice que l'amour-propre juge ses actions ; il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes, et il met ses bonnes qualités dans un jour si désavantageux qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses défauts. Cependant, dès que cette même personne nous devient favorable, ou que quelqu'un de nos intérêts la réconcilie avec nous, notre seule satisfaction rend aussitôt à son mérite le lustre que notre aversion venait de lui ôter ; les mauvaises qualités s'effacent, et les bonnes paraissent avec plus d'avantage qu'auparavant ; nous rappelons même toute notre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique toutes les passions montrent cette vérité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres : car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, méditer par sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent; néanmoins, aussitôt que sa vue a calmé la fureur de ses mouvements, son ravissement rend cette beauté innocente, il n'accuse plus que lui-même, il condamne ses condamnations, et, par cette vertu miraculeuse de l'amour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises actions de sa maîtresse, et en sépare le crime pour s'en charger lui-même. (Edit. 1665.)

2. Ms. : « parce que tout le monde croit en avoir beaucoup ».

rence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

92

Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyait que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étaient à lui [1].

93

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

94

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les soutenir.

95

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

96

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

97

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étaient deux choses différentes. Le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit ; cette lumière pénètre le fond des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets que l'on attribue au jugement [2].

---

1. Ce fou s'appelait Thrasylle, et son histoire est vantée dans Athénée (L. XII, chap. LXXXI) et dans les *Histoires diverses* d'Elien (L. IV, chap. XXV.)

2. « Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumière de l'esprit ; son étendue est la mesure de sa lumière, sa profondeur est celle qui

98

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

99

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

100

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable [1].

101

Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourrait faire avec beaucoup d'art [2].

102

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

103

Tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur.

104

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective ; il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

---

pénètre le fond des choses ; son discernement les compare et les distingue, sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir, sa droiture les prend toujours par le bon biais, sa délicatesse aperçoit celles qui paraissent imperceptibles, et le jugement décide ce que les choses sont ; si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualités ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumières tous les avantages dont nous venons de parler. » (1665.)

1. « La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est-à-dire celles qui sont les plus capables de plaire aux autres. » (1665.)

2. « Il y a de jolies choses que l'esprit ne cherche point et qu'il trouve toutes achevées en lui-même ; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamants dans le sein de la terre. » (1665.)

MADAME DE LA FAYETTE

PEINT PAR FERDINAND
GRAVÉ PAR DESROCHERS

LA ROCHEFOUCAULD

105

Celui-là n'est pas raisonnable à qui le hasard fait trouver la raison, mais celui qui la connaît, qui la discerne, et qui la goûte.

106

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail ; et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

107

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

108

L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

109

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

110

On ne donne rien si libéralement que ses conseils [1].

111

Plus on aime une maîtresse, et plus on est prêt de la haïr.

112

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

113

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux [2].

---

1. « Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que de lui donner conseil. » (1664.)

2. L'édition des *Grands Ecrivains* rapporte ici l'explication de Swift : « c'est que les jeunes filles passent leur temps à tendre des filets, au lieu de préparer des cages. »

114

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

115

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

116

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite ; et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent dans les conseils qu'il donne que son propre intérêt ou sa gloire [1].

117

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges que l'on nous tend ; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

118

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

---

1. « Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paraît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein, le plus souvent, est de faire approuver ses sentiments et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose ; celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé, et il cherche en même temps, dans ses propres intérêts, des règles de conseiller, de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit. » (1665.)

119

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes [1].

120

L'on fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir.

121

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

122

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.

123

On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais.

124

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand intérêt.

125

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

126

Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habileté.

127

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

---

1. « La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres pour acquérir leur estime fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. » (1665.)

128

ø La trop grande subtilité est une fausse délicatesse, et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

129

ø Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme.

130

ø La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger.

131

ø Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

132

ø Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même [1].

133

ø Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux [2].

134

ø On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

135

ø On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres.

136

ø Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour.

---

1. Pensée sur laquelle on discute, mais dont le sens est éclairé par une variante du ms. : « On est sage pour les autres personnes ; personne ne l'est assez pour soi-même. »

2. « des excellents originaux. » (1666.)... et la pensée n'en était pas moins vraie !

137

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler [1].

138

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

139

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

140

Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

141

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

142

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

---

1. « Quand la vanité ne fait point parler, on n'a pas envie de dire grand'chose. » (1665.)

143

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par l'estime de leur mérite, et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons [1].

144

On n'aime point à louer, et on ne loue jamais personne sans intérêt. La louange est une flatterie habile, cachée et délicate, qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit. L'un la prend comme une récompense de son mérite, l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement.

145

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées qui font voir par contre-coup en ceux que nous louons des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

146

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

147

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

148

Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

149

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

150

Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne for-

1. « Et nous nous louons en effet, lorsqu'il semble que nous leur donnons des louanges. » (1665.)

tifie notre vertu ; et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter.

151

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.

152

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire.

153

La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre.

154

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne saurait corriger.

155

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts [1].

156

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteraient tout s'ils changeaient de conduite.

157

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

158

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

159

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie [2].

---

1. « Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un mérite fade, et des personnes qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estimables. » (1665.)

2. C'est-à-dire en faire un emploi sage, judicieux, réglé par le bon sens.

160

Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein [1].

161

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

162

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

163

Il y a une infinité de conduites qui paraissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très sages et très solides.

164

Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

165

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

166

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

167

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

---

1. « On se mécompte toujours, quand les actions sont plus grandes que les desseins.» (Ms.) « On se mécompte toujours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins. » (1665.)

168

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

169

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur [1].

170

Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté.

171

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer [2].

172

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

173

Il y a diverses sortes de curiosité : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile ; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent [3].

174

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

---

1. « La honte, la paresse et la timidité conservent toutes seules les mérites de nous retenir dans notre devoir, pendant que notre vertu en a tout l'honneur. » (Ms.)

2. « Toutes les vertus... » (1665.)

3. « La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté ; il y en a une d'intérêt, qui fait que nous voulons savoir les choses pour nous en prévaloir ; il y en a une autre d'orgueil, qui nous donne envie d'être au-dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'être pas au-dessous de ceux qui les savent. » (1665.)

175

La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet.

176

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.

177

La persévérance n'est digne ni de blâme ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments, qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.

178

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connaissances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connaissent trop, et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connaissent pas tant.

179

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté.

180

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

181

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa faiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions

d'autrui, et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

182

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

183

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

184

Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

185

Il y a des héros en mal comme en bien.

186

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu [1].

187

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

188

La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps, et, quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

---

1. « On hait souvent les vices ; mais on méprise toujours le manque de vertu. » (Ms.) « On peut haïr et mépriser les vices, sans haïr ni mépriser les vicieux ; mais on a toujours du mépris pour ceux qui manquent de vertu. » (1665.) « Mais on ne saurait ne point mépriser ceux qui n'ont aucune vertu. » (1666, 1671.) La rédaction définitive est de 1675, 4e édition.

189

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices [1].

190

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

191

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie, comme des hôtes chez qui il faut successivement loger ; et je doute que l'expérience nous les fît éviter s'il nous était permis de faire deux fois le même chemin.

192

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

193

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

194

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

195

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.

196

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous [2].

1. « La nature à presque prescrit à chaque homme... » (1665.)
2. « Quand il n'y a que nous qui savons nos crimes, ils sont bientôt oubliés. » (Ms. et 1665.)

197

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu, mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant.

198

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres ; et quelquefois on louerait moins Monsieur le Prince et Monsieur de Turenne si on ne les voulait point blâmer tous deux [1].

199

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

200

La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie.

201

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort ; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

202

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes ; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent parfaitement et les confessent.

203

Le vrai honnête homme [2] est celui qui ne se pique de rien.

---

1. Pensée qui n'en faisait qu'une avec la 145e dans trois des quatre impressions de 1665.

2. Au sens du XVIIe siècle : « L'honnête homme est un homme poli et qui sait vivre. » (Bussy, Lettre à Corbinelle, 6 mars 1679.)

204

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

205

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos.

206

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

207

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

208

Il y a des gens niais qui se connaissent et qui emploient habilement leur niaiserie.

209

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

210

En vieillissant on devient plus fou et plus sage.

211

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles [1], qu'on ne chante qu'un certain temps.

212

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

---

1. Chansons de circonstance qui courent la ville et dont l'air est facile à chanter : « Le Français, né malin, créa le vaudeville. » ; Boileau, *Art Poétique*, chap. II, v. 182.

213

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

214

La valeur est dans les simples soldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

215

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les autres espèces de courage ; il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action, et qui se relâchent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contents quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, et qui font fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des erreurs générales ; d'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le courage et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée et qui craignent les coups de mousquet ; d'autres sont assurés aux coups de mousquet et appréhendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages de différentes espèces conviennent en ce que, la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général : car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il serait capable de faire dans une occasion s'il était assuré d'en revenir ; de sorte qu'il est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur.

216

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

217

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

218

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu[1].

219

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur ; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

220

La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes[2].

221

On ne veut point perdre la vie, et on veut acquérir de la gloire ; ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

222

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent défaillir.

---

1. « Que le vice se croit forcé de rendre à la vertu. » (Ms.)
2. « Font la valeur des hommes et la chasteté des femmes,dont chacun mène tant de bruit. » (Ms.) ; « font la valeur des hommes. » (1665.) ; « font en plusieurs la valeur des hommes et la vertu des femmes.» (1666, 1671, 1675.)

223

Il est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands, elle entretient le commerce ; et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

224

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnaissance ne peuvent pas, pour cela, se flatter d'être reconnaissants.

225

Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait.

226

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude [1].

227

Les gens heureux ne se corrigent guère : ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

228

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer.

229

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

230

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne fai-

1. « On est souvent reconnaissant par principe d'ingratitude. » (Ms.)

sons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenait prisonnière et que l'exemple met en liberté.

231

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

232

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent.

233

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes ; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avait de nous, nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs ; elles prennent un personnage lugubre et travaillent à persuader par toutes leurs actions que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses : comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la réputation d'être tendre ; on pleure pour être plaint ; on pleure pour être

pleuré ; enfin, on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

234

C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies ; on trouve les premières places prises dans le bon parti, et on ne veut point des dernières.

235

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

236

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins, c'est prêter à usure sous prétexte de donner, c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat [1].

237

Nul ne mérite d'être loué de bonté s'il n'a pas la force d'être méchant : toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

238

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.

---

1. Var. « Qui considérera superficiellement tous les effets de la bonté, qui nous fait sortir hors de nous-mêmes, et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même, ou se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir ; de sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté. Cependant c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins, c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche et plus abondant, c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure, c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et tourne tous les hommes en sa faveur. » (1665.)

239

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret [1].

240

On peut dire de l'agrément séparé de la beauté que c'est une symétrie dont on ne sait point les règles, et un rapport secret des traits ensemble, et des traits avec les couleurs et avec l'air de la personne.

241

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes ; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison.

242

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder [2].

243

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

244

La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses.

---

1. « Rien ne nous plaît tant que la confiance des grands et des personnes considérables par leurs emplois, par leur esprit ou par leur mérite ; elle nous fait sentir un plaisir exquis et élève merveilleusement notre orgueil, parce que nous la regardons comme un effet de notre fidélité. Cependant nous serions remplis de confusion si nous considérions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler et de l'impuissance de retenir le secret ; de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un relâchement de l'âme causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine. » (Ms. et 1665.)

2. « On incommode toujours les autres... » (1665.)

245

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté [1].

246

Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.

247

La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance ; c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes [2].

248

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

249

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

250

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut [3].

251

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien, et d'autres qui sont disgrâciées avec leurs bonnes qualités.

---

1. « Le plus grand art d'un habile homme est celui de savoir cacher son habileté. (1665.)

2. « La fidélité est une invention rare de l'amour-propre, par laquelle l'homme, s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend lui-même infiniment précieux ; de tous les trafics de l'amour-propre, c'est celui où il fait le moins d'avances et de plus grands profits ; c'est un raffinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcés de confier en quelques occasions, à élever l'homme fidèle au-dessus de tout le monde. » (1665.)

3. « L'éloquence est de ne dire que ce qu'il faut. » (Ms.)

252

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

253

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

254

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres : c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever ; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité [1].

255

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres ; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

256

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paraître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines [2].

---

1. « L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde ; c'est un mouvement de l'orgueil, par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux ; c'est un déguisement et son premier stratagème. Mais, quoique ses changements soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ni si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée ; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour lui-même. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun emploi, il ne reçoit les charges où on l'élève que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité. » (1665.)

2. « Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place de la chose dont il veut avoir le mérite ; de sorte que tout le monde n'est composé que de mines, et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel. » (1665.)

257

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

258

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit [1].

259

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

260

La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli.

261

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire.

262

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour ; et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

263

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

264

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui ; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber ; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions ; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

1. Contradictoire avec la maxime 97.

265

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté, et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

266

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse : elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

267

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse : on veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

268

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts, et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumière ; et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos et notre vie [1].

269

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

---

1. « Nous récusons tous les jours des juges pour les plus petits intérêts, et nous faisons dépendre notre gloire et notre réputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur malignité, ou par leur préoccupation, ou par leur sottise ; et c'est pour obtenir d'eux un arrêt en notre faveur que nous exposons notre repos et notre vie en cent manières, et que nous la condamnons à une infinité de soucis, de peines et de travaux.» (1665.)

270

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir.

271

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison [1].

272

Rien ne devrait plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

273

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce de la vie.

274

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais.

275

Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt.

276

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

277

Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

---

1. « C'est la fièvre de la santé, c'est la folie de la raison. » (1665.)

278

Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avaient entrepris.

279

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnaissance que par le désir de faire juger de notre mérite.

280

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrète que l'on porte à ceux qui y sont établis.

281

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la modérer.

282

Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité que ce serait mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

283

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même.

284

Il y a des méchants qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté.

285

La magnanimité est assez définie par son nom ; néanmoins on pourrait dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

286

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

287

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur [1].

288

Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à connaître quand il est dangereux d'en user.

289

La simplicité affectée est une imposture délicate.

290

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

291

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

292

On peut dire de l'humeur des hommes, comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces : les unes agréables et les autres désagréables.

293

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais

---

1. « Ce n'est pas la fertilité de l'esprit qui fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire ; c'est plutôt le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à l'imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui nous est propre. » (1665.) — J'aime mieux cette variante, plus nette et plus légère que le texte.

ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur [1].

294

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

295

Il s'en faut bien que nous ne connaissions toutes nos volontés.

296

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

297

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté ; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connaître [2].

298

La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

---

1. « La modération, dans la plupart des hommes, n'a garde de combattre et de soumettre l'ambition, puisqu'elles ne se peuvent trouver ensemble, la modération n'étant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur et un manque de courage; de manière qu'on peut dire justement à leur égard que la modération est une bassesse de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation.» (1665.)

2. « Nous ne nous apercevons que des emportements et des mouvements extraordinaires de nos humeurs et de notre tempérament, comme de la violence de la colère ; mais personne quasi ne s'aperçoit que ces humeurs ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne doucement et imperceptiblement notre volonté à des actions différentes ; elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous-mêmes ; de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions, sans que nous le puissions reconnaître. » (1665.)

299

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations ; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes [1].

300

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses [2].

301

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

302

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits intérêts où nous prenons le hasard de ne pas croire aux apparences.

303

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

304

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

305

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

306

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

---

1. « Presque tout le monde s'acquitte des petites obligations, et aussi des médiocres; mais il n'y en a guère qui aient de la reconnaissance pour les grandes. » (Ms.)

2. « Il y a des folies que l'on prend des autres, *comme les rhumes* et les maladies contagieuses. » (Ms.)

307

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres [1].

308

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite.

309

Il y a des gens destinés à être sots qui ne font pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire.

310

Il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer.

311

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

312

Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

313

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire

---

1. Depuis la première édition, on a beaucoup discuté sur le mot glorieux. Il est très simple de voir qu'il a un double sens. « Homme glorieux, esprit glorieux, est toujours une injure ; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres. » (Voltaire, *Dict. Phil.* art. : Gloire). « La nation des auteurs, écrit le Sage dans *Gil Blas*, est un peu vaine et glorieuse. » — Mais glorieux, littéralement : qui a le sentiment d'une sorte de gloire personnelle, c'est-à-dire de sa dignité intérieure, de sa valeur morale, a aussi un sens très noble : « Notre résolution, écrit Sévigné, est d'être assez glorieux pour ne point nous plaindre », assez fiers intérieurement pour ne nous abaisser à rien d'indigne de nous. De là le sens de la maxime.

pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne ?

314

∅ L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

315

∅ Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux que celle que nous avons de nous-mêmes.

316

∅ Les personnes faibles ne peuvent être sincères.

317

∅ Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

318

∅ On trouve des moyens pour guérir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

319

∅ On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

320

∅ Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

321

∅ Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

322

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.

323

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

324

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

325

Nous nous consolons souvent par faiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

326

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

327

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

328

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

329

On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter.

330

On pardonne tant que l'on aime.

331

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité.

332

Les femmes ne connaissent pas toute leur coquetterie.

333

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

334

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion [1].

335

Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

336

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie.

337

Il est de certaines bonnes qualités comme des sens : ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

338

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessous de ceux que nous haïssons.

339

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de notre amour-propre.

340

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

341

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens [2].

342

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

---

1. A opposer les maximes 349 et 376.
2. « La jeunesse est souvent plus près de son salut que les vieilles gens. » (Ms.)

343

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

344

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

345

Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes.

346

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

347

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis [1].

348

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

349

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

350

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

351

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

---

1. « Nous ne sommes du même avis qu'avec les gens qui sont du nôtre. » (Ms.)

352

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

353

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

354

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

355

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette guère.

356

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

357

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses ; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés.

358

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes ; sans elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

359

Les infidélités devraient éteindre l'amour, et il ne faudrait point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.

360

On se décrie beaucoup plus auprès de nous par les moindres infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

361

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

362

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés que pour paraître plus dignes d'être aimées.

363

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

364

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

365

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance, et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

366

Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres.

367

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier [1].

---

1. « Il y a bien d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier. » (Ms. et *Supplément* de 1693.)

368

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

369

Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

370

Il n'y a guère de poltrons qui connaissent toujours toute leur peur.

371

C'est presque toujours la faute de celui qui aime de ne pas connaître quand on cesse de l'aimer [1].

372

La plupart des jeunes gens croient être naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

373

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes après avoir trompé les autres.

374

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.

375

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

376

L'envie est détruite par la véritable amitié, et la coquetterie par le véritable amour [2].

---

1. A opposer les maximes 335, 336, 553.
2. A opposer 328 et 334 ; à rapprocher 349.

377

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au bout, c'est de le passer.

378

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

379

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi [1].

380

La fortune fait paraître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paraître les objets.

381

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

382

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît.

383

L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer fait une grande partie de notre sincérité.

384

On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.

385

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère [2].

386

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

---

1. A rapprocher de 291.
2. A opposer 330 et 545.

387

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon [1].

388

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes [2].

389

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

390

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

391

La fortune ne paraît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

392

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

393

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour.

394

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

395

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime que d'en être détrompé.

---

1. « Un sot n'a pas assez de force, ni pour être méchant, ni pour être bon.» (Ms.)
2. A opposer 200.

396

On garde longtemps son premier amant, quand on n'en prend point de second.

397

Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités, mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

398

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse ; nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

399

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses, c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes ; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes, et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

400

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

401

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

402

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

403

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever, et il y a des gens incommodes dont le mérite serait mal récompensé si on ne voulait acheter leur absence.

404

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connaissons pas ; les passions seules ont le droit de les mettre à jour et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne saurait faire.

405

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience, malgré le nombre des années.

406

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

407

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paraissent aussi ridicules que nous nous le paraissons à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés.

408

Les plus dangereux ridicules des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

409

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

410

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

411

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

412

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

413

On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

414

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur.

415

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises.

416

La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie.

417

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri.

418

Les jeunes femmes qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

419

Nous pouvons paraître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite, mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

420

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les

malheurs lorsque nous n'avons que de l'abattement, et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer de peur de se défendre.

421

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

422

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

423

Peu de gens savent être vieux.

424

Nous nous faisons honneur des défauts opposés à ceux que nous avons : quand nous sommes faibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.

425

La pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.

426

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

427

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion.

428

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

429

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

430

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

431

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

432

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

433

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

434

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

435

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

436

Il est plus aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme en particulier.

437

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

438

Il y a une certaine reconnaissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

439

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

440

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour.

441

Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait.

442

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

443

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

444

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

445

La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

446

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

447

La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie.

448

Un esprit droit a moins de peine de se soumettre aux esprits de travers que de les conduire.

449

Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place sans nous y avoir conduits par degrés, ou sans que nous nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir et de paraître digne de l'occuper.

450

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

451

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

452

Il n'y a point d'homme qui se croie en chacune de ses qualités au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

453

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent.

454

Il n'y a guère d'occasion où l'on fît un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

455

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

456

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

457

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

458

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes.

459

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

460

Il s'en faut bien que nous connaissions tout ce que nos passions nous font faire.

461

La vieillesse est un tyran qui défend, sur peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

462

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

463

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion.

464

Il y a un excès de biens et de maux qui passe notre sensibilité.

465

Il s'en faut bien que l'innocence ne trouve autant de protection que le crime.

466

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

467

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

468

Il y a des méchantes qualités qui font de grands talents.

469

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.

470

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

471

Dans les premières passions les femmes aiment l'amant, et dans les autres elles aiment l'amour.

472

L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions : on a honte d'avouer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir.

473

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

474

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

475

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

LE CHATEAU DE LA ROCHEFOUCAULD (CHARENTE)

476

Notre envie dure toujours plus longtemps que le bonheur de ceux que nous envions.

477

La même fermeté qui sert à résister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable ; et les personnes faibles, qui sont toujours agitées des passions, n'en sont presque jamais véritablement remplies.

478

L'imagination ne saurait inventer tant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

479

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur ; celles qui paraissent douces n'ont d'ordinaire que de la faiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

480

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

481

Rien n'est plus rare que la véritable bonté ; ceux mêmes qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

482

L'esprit s'attache par paresse et par constance[1] à ce qui lui est facile et agréable ; cette habitude met toujours des bornes à nos connaissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourrait aller.

1. Constance, c'est-à-dire amour de la stabilité, crainte de changement, et non pas force morale par laquelle on est persévérant.

483

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice [1].

484

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri.

485

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux, et malheureux d'en être guéris.

486

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

487

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

488

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui nous arrivent tous les jours.

489

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu ; et, lorsqu'ils veulent la persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

490

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

---

1. Sens fort, sens latin : inclination à mal faire. « Le méchant périra par sa malice », écrit Saci dans sa traduction de la Bible.

491

¶ L'extrême avarice se méprend presque toujours ; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir.

492

¶ L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées, d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents.

493

¶ Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts, ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer, et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

494

¶ Ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite ; le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors et leur donne des vues si justes qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

495

¶ Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux [1] ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

496

¶ Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté.

---

1. Qui éprouve facilement de la confusion. Jean-Jacques, au Livre II de ses *Confessions*, dit qu'il était « naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde ».

497

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

498

Il y a des personnes si légères et si frivoles qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

499

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en ont une seconde.

500

Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment.

501

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même.

502

Peu d'esprit avec de la droiture [1] ennuie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers.

503

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent [2].

504

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres

1. Droiture opposé à travers, signifie : rectitude.

2. « La jalousie, qui est peut-être le plus grand de tous les maux, est aussi celui dont on a le moins de pitié, lorsqu'on le cause. » (Ms.)

forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus faibles, aussi bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru ; et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort ; ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, et y paraît plus présente en un temps qu'en un autre : ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connaissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connaissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ces circonstances si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer ; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisait toute la constance des philosophes. Il croyaient qu'il fallait aller de bonne grâce où l'on ne saurait s'empêcher d'aller, et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui n'en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces faibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la

fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils font, pour nous assurer, ce qu'une simple haie fait souvent, à la guerre, pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert ; mais, quand on en est proche, on trouve que c'est un faible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paraisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que faiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connaître les effets de l'amour-propre que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire ; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop faible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle, au contraire, qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échafaud où il allait être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différents, ils produisent les mêmes effets. De sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage ; mais ç'a toujours été avec cette différence que, dans le mépris que les grands hommes font paraître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue, et, dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumière qui les empêche de connaître la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.

TABLE [1]

DES *RÉFLEXIONS MORALES*

Ages de la vie, 405.
Accidents, 59.
Accent de pays, 342.
Actions, 7, 57, 58, 160, 161, 382, 409.
Affaires, 453.
Affectation, 134.
Afflictions, 232, 233, 355, 362.
Agrément, 240, 255.
Air bourgeois, 393.
Air composé, 495.
Ambition, 24, 91, 246, 293, 490.
Ame, 188, 193, 194.
Amitié, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 96, 114, 179, 235, 279, 286, 294, 296, 321, 410, 434, 440, 441, 473.
Amour, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 111, 131, 136, 175, 176, 259, 262, 374, 385, 396, 417, 418, 440, 441, 473, 490, 501.
Amour-propre, 2, 3, 4, 46, 83, 143, 228, 236, 247, 261, 262, 494, 500.
Application, 41, 243.
Avarice, 167, 491, 492.
Avidité, 66.

Beauté, 240, 497.
Bienfaits, 14, 299, 301.
Bienséance, 447.
Bonheur, 49.
Bonne grâce, 67.
Bonté, 237, 387, 481.
Bon sens, 67, 347.

Civilité, 260.
Clémence, 15, 16.
Cœur, 98, 102, 103, 108, 478.
Compassion de nos ennemis, 463.
Conduite, 163, 227.
Confiance, 475.
Confiance des grands, 239.
Connaissance, 106, 295, 436, 482.
Conseils, 110, 116, 283, 378.
Constance, 19, 20, 21, 175, 176, 420.
Conversation, 139, 421.
Coquetterie, 107, 241, 349, 376, 406.
Crimes, 183, 465.
Curiosité, 173.

Défauts, 31, 90, 112, 155, 184, 190, 194, 202, 251, 327, 354, 397, 411, 424, 428, 442, 493, 498.
Défiance, 86, 315, 366.
Dégoût, 155, 211.
Déguisement, 119, 246, 282.
Désir, 439, 469.

1. Dernière Table publiée par La Rochefoucauld dans l'édition de 1678. — Le chiffre marque les maximes, et non pas les pages.

Desseins, 160, 161.
Dévotion, 427.
Douceur, 479.
Droiture, 502.

Éducation, 261.
Élévation, 399, 400, 401, 403.
Éloquence, 249, 250.
Emplois, 164, 419, 449.
Ennui, 141, 172, 304, 352.
Envie, 27, 280, 281, 376, 476, 486.
Espérance, 168.
Esprit, 44, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 108, 112, 140, 142, 174, 265, 287, 413, 415.
Esprits médiocres, 375.
Exemple, 230.

Favoris, 55.
Félicité, 48.
Femmes, 204, 205, 220, 241, 277, 346, 362, 440.
Fermeté, 477, 479.
Fidélité, 247.
Finesse, 117, 124, 125, 126, 127, 350, 394, 407.
Flatterie, 123, 144, 152, 198, 329.
Faiblesse, 120, 130, 316, 445, 481.
Folie, 207, 209, 210, 231, 300, 318.
Force, 42, 44, 237.
Fortune, 1, 25, 52, 53, 60, 61, 154, 212, 323, 343, 380, 391, 392, 435.

Galanterie, 73, 100, 402, 499.
Générosité, 246.
Gloire, 157, 198, 307.
Goût, 252, 258, 390.
Gouverneur, 151.
Gravité, 257.

Habileté, 59, 199, 208, 244, 245, 269, 283, 288, 404.
Hasard, 57.
Héros, 24, 53, 185.
Hypocrisie, 218, 233.
Honnête homme, 202, 203, 206, 353.
Honnête femme, 367, 368.
Honneur, 270.
Honte, 446.
Humeur, 45, 47, 61, 290, 292, 297, 414, 435, 488.
Humilité, 254, 272, 358.

Inconstance, 181.
Indiscrétion, 429.
Infidélité, 359, 360, 381.
Ingratitude, 96, 226, 306, 317.
Imitation, 230.
Inclination, 252.
Incommoder, 242.
Injures, 14.
Innocence, 465.
Intérêt, 39, 40, 66, 85, 171, 187, 232, 253, 275, 302, 305, 486.

Jalousie, 28, 32, 361, 446, 472, 503.
Jeunesse, 109, 271, 341, 495, 497.
Jugement, 89, 97, 456.
Justice, 78.

Larmes, 373.
Libéralité, 263.
Louanges, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 237, 356, 454.

Magnanimité, 248, 285.
Malheur, 49.
Mariage, 113.
Médisance, 483.
Maux, 22, 197, 229, 238, 264, 267.
Mémoire, 89, 313.
Mensonge, 63.

Mérite, 50, 92, 95, 153, 155, 156, 162, 164, 165, 166, 273, 279, 291, 379, 455.
Mines, 256.
Modération, 17, 18, 293, 308.
Mort, 21, 23, 26.
Mépris de la mort, 504.

Naturel, 431.
Niais, 208.
Négociations, 278.
Noms illustres, 94.
Nouveauté, 274, 426.

Occasions, 345,
Opiniâtreté, 234, 265.
Orgueil, 34, 35, 36, 37, 228, 239, 254, 267, 281, 450, 462, 472.

Paresse, 169, 266, 267, 398, 482, 487.
Parler, 137, 138, 142, 364.
Passions, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 122, 188, 266, 276, 277, 422, 460, 466, 471, 484, 485, 500.
Pénétration, 377, 425.
Persévérance, 177.
Peur, 370.
Philosophie et Philosophes, 22, 54.
Pitié, 264.
Plaisir, 123.
Politesse, 99, 372.
Préoccupation, 92.
Procédé, 170.
Promesse, 38.
Propriété des hommes, 344.
Prudence, 65.

Qualités, 365, 433, 437, 452, 468, 470.
Querelles, 496.
Raison, 42, 105, 469.
Réconciliation, 82.
Reconnaissance, 223, 224, 225, 298, 438.
Remèdes de l'amour, 459.
Repentir, 180.
Repos, 48.
Reproches, 148.
Réputation, 268.
Richesses, 54.

Sagesse, 132, 210, 231.
Sentiments, 255.
Sensibilité, 464.
Silence, 79, 137, 138.
Simplicité, 289.
Sincérité, 62, 383, 457.
Société, 87.
Sots, 451.
Subtilité, 128.

Timidité, 169, 480.
Trahison, 120, 126.
Travers, 448, 502.
Tromperie, 114, 115, 118, 127, 129, 201, 395.

Valeur, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221.
Vanité, 137, 200, 201, 232, 388, 389, 443, 467, 483.
Vérité, 64, 458.
Vertus, 1, 25, 171, 182, 186, 187, 189, 200, 218, 253, 489,
Vices, 182, 186, 187, 189, 191, 192, 195, 218, 253, 273.
Vieillesse, 93, 109, 112, 210, 222, 341, 408, 423, 430, 461.
Vieux fous, 444.
Violence, 363, 369, 466.
Vivacité, 416.
Volonté, 30, 295.

MAXIMES POSTHUMES[1]

505

DIEU a mis des talents différents dans l'homme, comme il plante des arbres différents dans la nature, en sorte que chaque talent, ainsi que chaque arbre, a sa propriété et son effet qui lui sont particuliers. De là vient que le poirier le meilleur du monde ne saurait porter les pommes les plus communes, et que le talent le plus excellent ne saurait produire les mêmes effets du talent le plus commun ; de là aussi vient qu'il est aussi ridicule de vouloir faire des sentences sans en avoir la graine en soi, que de vouloir qu'un parterre produise des tulipes quoi qu'on n'y ait point semé d'oignons.

506

On ne saurait compter toutes les espèces de vanité.

507

Tout le monde est plein de pelles qui se moquent du fourgon [2].

1. Sous ce titre, l'édition des *Grands Ecrivains de la France* donne : 1° des maximes tirées d'un manuscrit autographe conservé au château de la Rocheguyon, et du tome II des *Portefeuilles de Vallant* (ms de la Bibliothèque impériale) ; ce sont les numéros 505 à 533 ; 2° celles du *Supplément*, publié en 1693 par l'éditeur Claude Barbin (534-561) ; 3° une maxime adressée par le duc à Ninon de Lenclos, et conservée par Saint-Evremond (562).

2. « Montaigne cite ce proverbe sous cette forme : « Le fourgon se mocque

508

Ceux qui prisent trop leur noblesse ne prisent pas assez ce qui en est l'origine.

509

Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un dieu de son amour-propre, pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie.

510

L'intérêt est l'âme de l'amour-propre, de sorte que comme le corps, privé de son âme, est sans vue, sans ouïe, sans connaissance, sans sentiment et sans mouvement, de même, l'amour-propre séparé, s'il le faut dire ainsi, de son intérêt, ne voit, n'entend, ne sent et ne se remue plus. De là vient qu'un même homme, qui court la terre et les mers pour son intérêt, devient soudainement paralytique pour l'intérêt des autres ; de là vient ce soudain assoupissement et cette mort que nous causons à tous ceux à qui nous contons nos affaires ; de là vient leur prompte résurrection lorsque, dans notre narration, nous y mêlons quelque chose qui les regarde ; de sorte que nous voyons, dans nos conversations et dans nos traités, que, dans un même moment, un homme perd connaissance et revient à soi, selon que son propre intérêt s'approche de lui, ou qu'il s'en retire.

511

Nous craignons toutes choses comme mortels, et nous désirons toutes choses comme si nous étions immortels.

512

Il semble que c'est le diable qui a tout exprès placé la paresse sur la frontière de plusieurs vertus.

---

de la poele. » — Fourgon : « se dit d'un homme qui se moque d'un autre qui aurait autant de sujet de se moquer de lui. » (Dict. de l'Académie, 1694.)

513

Ce qui nous fait croire si aisément que les autres ont des défauts, c'est la facilité que l'on a de croire ce que l'on souhaite.

514

Le remède de la jalousie est la certitude de ce qu'on a craint, parce qu'elle cause la fin de la vie, ou la fin de l'amour; c'est un cruel remède, mais il est plus doux que le doute et les soupçons.

515

L'espérance et la crainte sont inséparables, et il n'y a point de crainte sans espérance, ni d'espérance sans crainte.

516

Il ne faut pas s'offenser que les autres nous cachent la vérité, puisque nous la cachons si souvent à nous-mêmes.

517

Ce qui nous empêche souvent de bien juger des sentences qui prouvent la fausseté des vertus, c'est que nous croyons trop aisément qu'elles sont véritables en nous.

518

La dévotion qu'on donne aux princes est un second amour-propre.

519

La fin du bien est un mal, et la fin du mal est un bien.

520

Les philosophes ne condamnent les richesses que par le mauvais usage que nous en faisons ; il dépend de nous de les acquérir et de nous en servir sans crime ; et au lieu qu'elles

nourrissent et accroissent les crimes, comme le bois entretient le feu, nous pouvons les consacrer à toutes les vertus, et les rendre même par là plus agréables et plus éclatantes.

521

La ruine du prochain plaît aux amis et aux ennemis.

522

Comme la plus heureuse personne du monde est celle à qui peu de chose suffit, les grands et les ambitieux sont en ce point les plus misérables, puisqu'il leur faut l'assemblage d'une infinité de biens pour les rendre heureux.

523

Une preuve convaincante que l'homme n'a pas été créé comme il est, c'est que plus il devient raisonnable, et plus il rougit en lui-même de l'extravagance, de la bassesse et de la corruption de ses sentiments et de ses inclinations.

524

Ce qui fait tant disputer contre les maximes qui découvrent le cœur de l'homme, c'est que l'on craint d'y être découvert.

525

Le pouvoir que les personnes que nous aimons ont sur nous est presque toujours plus grand que celui que nous y avons nous-mêmes.

526

On blâme aisément les défauts des autres, mais on s'en sert rarement à corriger les siens.

527

L'homme est si misérable, que tournant toute sa conduite à satisfaire ses passions, il gémit incessamment sur leur tyrannie : il ne peut supporter ni leur violence, ni celle

qu'il faut qu'il se fasse pour s'affranchir de leur joug ; il trouve du dégoût non seulement en elles, mais dans leurs remèdes, et ne peut s'accommoder ni du chagrin de sa maladie, ni du travail de sa guérison.

528

Les biens et les maux qui nous arrivent ne nous touchent pas selon leur grandeur, mais selon notre sensibilité.

529

La finesse n'est qu'une pauvre habileté.

530

On ne donne des louanges que pour en profiter.

531

Les passions ne sont que les divers goûts de l'amour-propre.

532

L'extrême ennui sert à nous désennuyer.

533

On loue et on blâme la plupart des choses parce que c'est la mode de les louer ou de les blâmer.

534

Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

535

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

536

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles.

537

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

538

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fol content : c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

539

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

540

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

541

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

542

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

543

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

544

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

545

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

546

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

547

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse ; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

548

Qu'une femme est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

549

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

550

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.

551

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

552

Une honnête femme est un trésor caché : celui qui l'a trouvée fait fort bien de ne pas s'en vanter.

553

Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnaître si l'on cesse de nous aimer.

554

On ne se blâme que pour être loué.

555

On s'ennuie presque toujours avec ceux que l'on ennuie.

556

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

557

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

558

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

559

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

560

Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

561

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

562

L'enfer des femmes, c'est la vieillesse.

MAXIMES SUPPRIMÉES [1]

563 [2]

L'AMOUR-PROPRE est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres si la fortune leur en donnait les moyens ; il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites ; ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il y fait mille insensibles tours et retours ; là il est souvent invisible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit et il y élève sans le savoir un grand nombre d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les

1. En 1789, l'abbé Brotier eut l'idée de réunir à part les maximes que La Rochefoucauld avait laissées «tomber» d'édition en édition. Le marquis de Fortia (1796, 1802), Aimé Martin (1822), Duplessis (1853), firent des recueils analogues, plus ou moins riches suivant qu'ils admettaient des maximes plus ou moins distinctes de celles que l'auteur avait retenues. L'édition des *Grands Ecrivains* en conserve 79 que nous reproduisons ici.

2. C'est le morceau qui est placé en tête du *Supplément* de 1693.

méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même ; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet ; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassassiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voit parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout ; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaie de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois en peu de temps et sans aucun effort ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années ; d'où l'on pourrait conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets ; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit ; que c'est après lui-même qu'il court, et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires : il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux ; il a de différentes inclinations selon la diversité des tempéraments, qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, et tantôt aux plaisirs ; il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences ; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut, et comme il lui plaît. Il est inconstant, et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il y en a une infinité qui naissent de lui et de son

propre fonds ; il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût ; il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles ; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout, il vit de tout et il vit de rien ; il s'accommode des choses et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine ; enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre ; quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation : la mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

564

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang.

565

La modération dans la bonne fortune n'est que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a.

566

La modération est comme la sobriété : on voudrait bien manger davantage, mais on craint de se faire mal.

567

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

568

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil.

569

La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes.

570

C'est une espèce de bonheur de connaître jusqu'à quel point on doit être malheureux.

571

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

572

On n'est jamais si malheureux qu'on croit ni si heureux qu'on avait espéré.

573

On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paraître.

574

Il faudrait pouvoir répondre de sa fortune, pour pouvoir répondre de ce que l'on fera.

575

Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir, puisque l'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent.

576

L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime.

577

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant.

578

La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient ; de là vient cette considération et ce respect pour tous les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice. Cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés ; et sans cette crainte, il ferait courses continuelles sur les autres.

579

La justice, dans les juges qui sont modérés, n'est que l'amour de leur élévation. [1]

580

On blâme l'injustice, non pas pour l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit.

581

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises que l'on devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité.

---

1. Manuscrit : « La justice dans les *bons* juges n'est que l'amour *de l'approbation* ; *dans les ambitieux*, c'est l'amour de leur élévation. »

582

Le premier mouvement de joie que nous avons du bonheur de nos amis ne vient ni de la bonté de notre naturel ni de l'amitié que nous avons pour eux : c'est un effet de l'amour-propre, qui nous flatte de l'espérance d'être heureux à notre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

583

Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

584

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes ?

585

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connaissance des remèdes qui pourraient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts.

586

On n'a plus de raison quand on n'espère plus d'en trouver aux autres.

587

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

588

On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous apprennent à nous connaître nous-mêmes, qu'en eut ce fou d'Athènes de se plaindre du médecin qui l'avait guéri de l'opinion d'être riche.

589

Les philosophes, et Sénèque sur tous, n'ont point ôté

les crimes par leurs préceptes ; ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil.

590

ø C'est une preuve de peu d'amitié que de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

591

ø Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires.

592

ø La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse.

593

ø La sobriété est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup.

594

ø Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre, a ses propriétés et ses effets qui lui sont tous particuliers.

595

ø On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler.

596

ø La modestie, qui semble refuser les louanges, n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates.

597

ø On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt.

598

ø La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

599

L'approbation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne, et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auraient été capables de faire d'eux-mêmes.

600

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus.

601

On ne fait point de distinction dans les espèces de colères, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très criminelle, qui est à proprement parler la fureur de l'orgueil.

602

Les grandes âmes ne sont point celles qui ont moins de passions et plus de vertu que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins.

603

Les rois font des hommes comme des pièces de monnaie : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix.

604

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre.

605

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paraître honnête.

606

Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête, pour faire impunément ce qu'on veut.

607

Nous sommes si préoccupés en notre faveur, que souvent ce que nous prenons pour des vertus n'est que des vices qui leur ressemblent, et que l'amour-propre nous déguise.

608

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès ; de là vient que les voleries publiques sont des habiletés, et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes.

609

Nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité.

610

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès.

611

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres.

612

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts.

613

Quelque incertitude et quelque variété qui paraisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

614

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre.

615

Ceux qui voudraient définir la victoire par sa naissance seraient tentés, comme les poètes, de l'appeler la fille du Ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général.

616

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril.

617

On donne plus souvent les bornes à sa reconnaissance qu'à ses désirs et à ses espérances.

618

L'imitation est toujours malheureuse, et tout ce qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles.

619

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur mérite, mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons.

620

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde de la grande habileté.

621

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants.

622

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

623

Nous ne croyons pas aisément ce qui est au-delà de ce que nous voyons.

624

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

625

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits aussi bien que les fortunes du monde.

626

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté : une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne saurait être belle et parfaite si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir.

627

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées.

628

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même, pour le rendre maître de toutes choses.

629

Le luxe et la trop grande politesse, dans les États, sont le présage assuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs intérêts propres, ils se détournent du bien public [1].

630

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue

1. « La politesse des États est le commencement de la décadence, parce qu'elle applique tous les particuliers à leurs intérêts propres et les détourne du bien public. » (Ms.)

à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs ; c'est le rémora[1] qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes ; le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous les biens.

631

¤ De plusieurs actions différentes que la fortune arrange comme il lui plaît, il s'en fait plusieurs vertus.

632

¤ On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas être deviné.

633

¤ C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

634

¤ Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas que de s'en défaire quand on en a.

635

¤ La plupart des femmes se rendent plutôt par faiblesse que par passion : de là vient que pour l'ordinaire les hommes

---

1. « C'est le *petit poisson* » (Ms.) « Petit poisson que les Latins nomment *remora*, à cause de cette même propriété d'arrêter toutes sortes de vaisseaux auxquels il s'attache. » (Montaigne, *Essai*, L. II, chap. XII.) (lat. *remorari* — retarder.)

entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables.

636

N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé.

637

La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses, pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus que pour être mieux assurés qu'on les aime lorsque l'on ne dit pas le contraire.

638

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

639

La plus grande habileté des moins habiles est de se savoir soumis à la bonne conduite d'autrui.

640

On craint toujours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs.

641

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avouer.

RÉFLEXIONS DIVERSES

En 1731, *dans une compilation anonyme, sept des* Réflexions *qui suivent parurent sous le titre de* Réflexions nouvelles de M. de la R***. *Les éditeurs de la Rochefoucauld les adoptèrent comme authentiques, et Sainte-Beuve lui-même déclarait* : « *Il me suffit qu'elles soient attribuées à la Rochefoucauld, qu'elles soient dignes de lui, et qu'elles expriment le meilleur goût et tout l'esprit de son monde.* » *L'authenticité est aujourd'hui démontrée absolument. Le manuscrit du château de la Rochegu yon renferme à la fois les sept* Réflexions *parues en* 1731, *et douze autres qu'il faut y joindre.*

I. — DU VRAI.

Le vrai, dans quelque sujet qu'il se trouve, ne peut être effacé par aucune comparaison d'un autre vrai, et, quelque différence qui puisse être entre deux sujets, ce qui est vrai dans l'un n'efface point ce qui est vrai dans l'autre : ils peuvent avoir plus ou moins d'étendue et être plus ou moins éclatants, mais ils sont toujours égaux par leur vérité, qui n'est pas plus vérité dans le plus grand que dans le plus petit. L'art de la guerre est plus étendu, plus noble et plus brillant que celui de la poésie ; mais le poète et le conquérant sont comparables l'un à l'autre ; comme aussi, tant qu'ils sont véritablement ce qu'ils sont, le législateur, le peintre, etc., etc.

Deux sujets de même nature peuvent être différents et même opposés, comme le sont Scipion et Annibal, Fabius Maximus et Marcellus ; cependant, parce que leurs qualités sont vraies, elles subsistent en présence l'une de l'autre, et ne s'effacent point par la comparaison. Alexandre et César donnent des royaumes ; la veuve donne une pite[1] : quelque différents que soient ces présents, la libéralité est vraie et égale en chacun d'eux, et chacun donne à proportion de ce qu'il est.

Un sujet peut avoir plusieurs vérités, et un autre sujet peut n'en avoir qu'une : le sujet qui a plusieurs vérités est d'un plus grand prix, et peut briller par des endroits où l'autre ne brille pas ; mais, dans l'endroit où l'un et l'autre est vrai, ils brillent également. Épaminondas était grand capitaine, bon citoyen, grand philosophe ; il était plus estimable que Virgile, parce qu'il avait plus de vérités que lui ; mais, comme grand capitaine, Épaminondas n'était pas plus excellent que Virgile comme grand poète, parce que, par cet endroit, il n'était pas plus vrai que lui. La cruauté de cet enfant qu'un consul fit mourir pour avoir crevé les yeux d'une corneille était moins importante que celle de Philippe second, qui fit mourir son fils[2] et elle était peut-être mêlée avec moins d'autres vices ; mais le degré de cruauté exercée sur un simple animal ne laisse pas de tenir son rang avec la cruauté des princes les plus cruels, parce que leurs différents degrés de cruauté ont une vérité égale.

Quelque disproportion qu'il y ait entre deux maisons qui ont les beautés qui leur conviennent, elles ne s'effacent point l'une par l'autre ; ce qui fait que Chantilly n'efface point Liancourt, bien qu'il ait infiniment plus de diverses beautés,

---

1. Ménage fait venir le mot du latin *picta*, abréviation de *pictavina*, parce que cette monnaie avait cours principalement dans le Poitou. « C'est, dit Nicot, demie maille ou demie obole. » C'est le quart du denier (il faut 12 deniers pour faire un sol). Il s'agit ici de la légende touchante du *Denier de la veuve* (*Evangile*, saint Marc, chap. XII, versets 42 et sq. ; saint Luc, chap. XXI, versets 2 et sq).

2. Don Carlos. L'anecdote contée par Quintilien (*Institution oratoire*, V, IX, 13) est différente : les aéropagites condamnèrent à mort un enfant qui arrachait les yeux à une caille.

et que Liancourt n'efface pas aussi Chantilly : c'est que Chantilly a les beautés qui conviennent à la grandeur de Monsieur le Prince, et que Liancourt a les beautés qui conviennent à un particulier, et qu'ils ont chacun de vraies beautés [1]. On voit néanmoins des femmes d'une beauté éclatante, mais irrégulière, qui en effacent souvent de plus véritablement belles ; mais, comme le goût, qui se prévient aisément, est le juge de la beauté, et que la beauté des plus belles personnes n'est pas toujours égale, s'il arrive que les moins belles effacent les autres, ce sera seulement durant quelques moments ; ce sera que la différence de la lumière et du jour fera plus ou moins discerner la vérité qui est dans les traits ou dans les couleurs, qu'elle fera paraître ce que la moins belle aura de beau, et empêchera de paraître ce qui est de vrai et de beau dans l'autre.

II. — DE LA SOCIÉTÉ.

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société ; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très différentes : la première a plus d'élévation et de dignité, et le plus grand mérite de l'autre, c'est de lui ressembler. Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens doivent avoir ensemble.

Il serait inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes : tous la désirent et tous la cherchent, mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer. Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres ; on se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence ; c'est ce qui trouble et qui détruit la société. Il faudrait du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir

1. Chantilly était aux Condé ; Liancourt passa dans la maison de la Rochefoucauld à la suite du mariage de François VII, fils aîné de l'auteur des maximes, avec sa cousine Jeanne-Charlotte du Plessis-Liancourt.

défaire ; il faudrait faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage, mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendrait pas longtemps la société, si elle n'était réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur, et par des égards qui doivent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble. S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paraissent unis, ils tiennent sans doute par des liaisons étrangères, qui ne durent pas longtemps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles ; mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser : ils doivent rarement le faire sentir, et ne s'en servir que pour instruire les autres ; ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits, et les mener par raison, en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté : il faut se voir ou ne se voir point, sans sujétion, pour se divertir ensemble, et même s'ennuyer ensemble ; il faut se pouvoir séparer, sans que cette séparation apporte de changement ; il faut se pouvoir passer les uns des autres, si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer, autant qu'on le peut, au divertissement des personnes avec qui on veut vivre ; mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer. La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive ; il faut du moins qu'elle paraisse libre, et qu'en suivant le sentiment de nos amis, ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis, quand leurs défauts sont nés avec eux, et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités ; il faut surtout éviter de leur faire voir qu'on les

ait remarqués et qu'on en soit choqué, et l'on doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes, pour leur laisser le mérite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie, et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance ; elle doit être commune entre eux ; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit : ceux qui n'ont qu'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire longtemps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes vues ni les mêmes talents, pourvu qu'on aide au plaisir de la société, et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusisurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire au moins, pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires. On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup, et mettre en la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler des choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder beaucoup de mesure : il y a de la politesse, et quelquefois de l'humanité à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur ; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connaissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu ils ne connaissent pas. Bien que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité, et leur four-

nisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement, personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société : on veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses, et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la société : chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé ; on a raison, le plus souvent, de ne vouloir pas être éclairé de trop près, et il n'y a presque point d'homme qui veuille, en toutes choses, se laisser voir tel qu'il est.

III. — DE L'AIR ET DES MANIÈRES.

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés, et qu'ils n'en connaissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance : ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient faire aux autres, et ils ne le peuvent parfaitement imiter ; il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans toute imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières ni dans leurs sentiments ; au lieu d'être en effet ce qu'ils veulent paraître, ils cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas. Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est : ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font l'expérience sur eux ; sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règle générale pour les tons et pour les manières, et qu'il n'y a point de bonnes copies. Deux hommes néanmoins peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans être copie

l'un de l'autre, si chacun suit son naturel ; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter ; on imite souvent, même sans s'en apercevoir, et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples, et de joindre à nous des qualités utiles ou nécessaires que la nature ne nous a pas données : les arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables ; la bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde ; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos qualités naturelles, qui les étendent et les augmentent imperceptiblement.

Nous sommes quelquefois élevés à un rang et à des dignités qui sont au-dessus de nous ; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle où la nature ne nous avait pas destinés : tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel ; ce changement de fortune change souvent notre air et nos manières, et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné : il faut les unir et les mêler ensemble, et qu'ils ne paraissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières ; on ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant ; mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes, et qu'il nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement, et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel, pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus ; il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à paraître maréchaux de France ! Combien de gens de robe répètent inutilement l'air

de chancelier, et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses !

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments ; on trouble leur harmonie avec quelque chose de faux et d'étranger ; on s'oublie soi-même, et on s'en éloigne insensiblement ; tout le monde presque tombe, par quelque endroit, dans ce défaut ; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence. Mille gens déplaisent avec des qualités aimables ; mille gens plaisent avec de moindres talents : c'est que les uns veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paraissent ; et enfin, quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments qui conviennent à notre état et à notre figure, et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

IV. — DE LA CONVERSATION.

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on le loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions, qui sont presque toujours inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclination des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit,

MARQUISE DE SABLÉ

Musée du Louvre. DESSIN DE DU MOUSTIER

ni même d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, sans prévention et sans opiniâtreté, en faisant paraître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui les écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple. On ne saurait avoir trop d'application à connaître la pente et la portée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend. Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions, si elles sont raisonnables ; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paraître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose ; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes d'honnêtes gens : il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire ; mais, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent : il sert quelquefois à approuver et à condamner ; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux ; il y a enfin des airs, des tons et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant, dans la conversation ; le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes ; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.

V. — DE LA CONFIANCE.

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses : la sincérité est une ouverture du cœur, qui nous montre tels que nous sommes ; c'est un amour de la vérité, une répugnance à se déguiser, un désir de se dédommager de ses défauts, et de les diminuer même par le mérite de les avouer. La confiance ne nous laisse pas tant de liberté ; ses règles sont plus étroites ; elle demande plus de prudence et de retenue, et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer ; il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres. Elle a besoin d'une grande justesse pour ne livrer pas nos amis en nous livrant nous-mêmes, et pour ne faire pas des présents de leur bien, dans la vue d'augmenter ce que nous leur donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite ; c'est un dépôt que l'on commet à sa foi ; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous, et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement. Je ne prétends pas détruire ce que je dis de la confiance, si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié : je prétends seulement y mettre des bornes et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours vraie et toujours prudente, et qu'elle n'ait ni faiblesse, ni intérêt ; mais je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de recevoir toute sorte de confiance de nos amis, et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres, et pour faire un échange de secrets. Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite ; et on s'acquitte envers ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences. Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue, qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur cacher rien de ce qui ne regarde

que nous, se montrer à eux toujours vrais, dans nos bonnes qualités et dans nos défauts même, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres ; se faire une loi de ne leur faire jamais de demi-confidences, qui embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent presque jamais ceux qui les reçoivent : on leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher, et on augmente leur curiosité ; on les met en droit d'en vouloir savoir davantage, et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire que de se taire quand on a commencé à parler.

Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées : plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires. Tout le monde convient que le secret doit être inviolable ; mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret : nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire ; il y a peu de secrets de tous les temps, et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connaît la fidélité ; ils nous ont toujours parlé sans réserve, et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux ; ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne s'apercevoir pas du moindre changement ; ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous sommes engagés de ne dire jamais à personne ; il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié, et qu'ils ont peut-être quelque intérêt à savoir ; on est assuré d'eux comme de soi, et on se voit cependant réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité ; mais il ne doit pas ébranler un honnête homme ; c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres ; son premier devoir est indispensablement de conserver le dépôt en son entier, sans en peser les suites : il doit non seulement ménager ses paroles et ses tons, il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser jamais rien voir,

dans ses discours ni dans son air, qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance, et qui veulent tout savoir de nous. On ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception : il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction ; s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes, et s'en justifier avec douceur ; mais, s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir, et choisir entre deux maux inévitables, dont l'un se peut réparer, et l'autre est sans remède.

VI. — DE L'AMOUR ET DE LA MER.

Ceux qui ont voulu nous représenter l'amour et ses caprices l'ont comparé en tant de sortes à la mer, qu'il est malaisé de rien ajouter à ce qu'ils en ont dit : ils nous ont fait voir que l'un et l'autre ont une inconstance et une infidélité égales, que leurs biens et leurs maux sont sans nombre, que les navigations les plus heureuses sont exposées à mille dangers, que les tempêtes et les écueils sont toujours à craindre, et que souvent même on fait naufrage dans le port ; mais, en nous exprimant tant d'espérances et tant de craintes, ils ne nous ont pas assez montré, ce me semble, le rapport qu'il y a d'un amour usé, languissant et sur sa fin, à ces longues bonaces, à ces calmes ennuyeux que l'on rencontre sous la ligne. On est fatigué d'un grand voyage, on souhaite de l'achever ; on voit la terre, mais on manque de vent pour y arriver ; on se voit exposé aux injures des saisons ; les maladies et les langueurs empêchent d'agir ; l'eau et les vivres manquent ou changent de goût ; on a recours inutilement aux secours étrangers; on essaie de pêcher, et on prend quelques poissons, sans en tirer de soulagement ni de nourriture ; on est las de tout ce qu'on voit, on est toujours avec ses mêmes pensées, et on est toujours ennuyé ; on vit encore, et on a regret à vivre ; on attend des désirs pour sortir d'un état pénible et languissant, mais on n'en forme que de faibles et d'inutiles.

VII. — DES EXEMPLES.

Quelque différence qu'il y ait entre les bons et les mauvais exemples, on trouvera que les uns et les autres ont presque également produit de méchants effets ; je ne sais même si les crimes de Tibère et de Néron ne nous éloignent pas plus du vice que les exemples estimables des plus grands hommes ne nous approchent de la vertu. Combien la valeur d'Alexandre a-t-elle fait de fanfarons ! Combien la gloire de César a-t-elle autorisé d'entreprises contre la patrie ! Combien Rome et Sparte ont-elle loué de vertus farouches ! Combien Diogène a-t-il fait de philosophes importuns. Cicéron de babillards, Pomponius Atticus de gens neutres et paresseux, Marius et Sylla de vindicatifs, Lucullus de voluptueux, Alcibiade et Antoine de débauchés, Caton d'opiniâtres ! Tous ces grands originaux ont produit un nombre infini de mauvaises copies. Les vertus sont frontières de vices ; les exemples sont des guides qui nous égarent souvent, et nous sommes si remplis de fausseté que nous ne nous en servons pas moins pour nous éloigner du chemin de la vertu que pour le suivre.

VIII. — DE L'INCERTITUDE DE LA JALOUSIE.

Plus on parle de sa jalousie, et plus les endroits qui ont déplu paraissent de différents côtés ; les moindres circonstances les changent, et font toujours découvrir quelque chose de nouveau. Ces nouveautés font revoir, sous d'autres apparences, ce qu'on croyait avoir assez vu et assez pesé ; on cherche à s'attacher à une opinion, et on ne s'attache à rien ; tout ce qui est de plus opposé et de plus effacé se présente en même temps ; on veut haïr et on veut aimer, mais on aime encore quand on hait, et on hait encore quand on aime. On croit tout, et on doute de tout ; on a de la honte et du dépit d'avoir cru et d'avoir douté ; on se travaille incessamment pour arrêter son opinion, et on ne la conduit jamais à un lieu fixe.

Les poètes devraient comparer cette opinion à la peine de Sisyphe, puisqu'on roule aussi inutilement que lui un rocher

par un chemin pénible et périlleux ; on voit le sommet de la montagne, on s'efforce d'y arriver ; on l'espère quelquefois, mais on n'y arrive jamais. On n'est pas assez heureux pour oser croire ce que l'on souhaite, ni même assez heureux aussi pour être assuré de ce qu'on craint le plus ; on est assujetti à une incertitude éternelle, qui nous présente successivement des biens et des maux qui nous échappent toujours.

IX. — DE L'AMOUR ET DE LA VIE.

L'amour est une image de notre vie : l'un et l'autre sont sujets aux mêmes révolutions et aux mêmes changements. Leur jeunesse est pleine de joie et d'espérance : on se trouve heureux d'être jeune, comme on se trouve heureux d'aimer. Cet état si agréable nous conduit à désirer d'autres biens, et on en veut de plus solides : on ne se contente pas de subsister, on veut faire des progrès, on est occupé des moyens de s'avancer et d'assurer sa fortune ; on cherche la protection des ministres, on se rend utile à leurs intérêts ; on ne peut souffrir que quelqu'un prétende ce que nous prétendons. Cette émulation est traversée de mille soins et de mille peines, qui s'effacent par le plaisir de se voir établi : toutes les passions sont alors satisfaites, et on ne prévoit pas qu'on puisse cesser d'être heureux.

Cette félicité est néanmoins rarement de longue durée, et elle ne peut conserver longtemps la grâce de la nouveauté ; pour avoir ce que nous avons souhaité, nous ne laissons pas de souhaiter encore. Nous nous accoutumons à tout ce qui est à nous ; les mêmes biens ne conservent pas leur même prix, et ils ne touchent pas toujours également notre goût ; nous changeons imperceptiblement, sans remarquer notre changement ; ce que nous avons obtenu devient une partie de nous-mêmes ; nous serions cruellement touchés de le perdre, mais nous ne sommes plus sensibles au plaisir de le conserver ; la joie n'est plus vive ; on en cherche ailleurs que dans ce qu'on a tant désiré. Cette inconstance involontaire est un effet du temps, qui prend, malgré nous, sur l'amour, comme sur notre vie ; il en efface insensiblement chaque jour

un certain air de jeunesse et de gaieté, et en détruit les plus véritables charmes ; on prend des manières plus sérieuses, on joint des affaires à la passion ; l'amour ne subsiste plus par lui-même, et il emprunte des secours étrangers. Cet état de l'amour représente le penchant de l'âge, où on commence à voir par où on doit finir ; mais on n'a pas la force de finir volontairement, et dans le déclin de l'amour comme dans le déclin de la vie, personne ne se peut résoudre de prévenir les dégoûts qui restent à éprouver ; on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs. La jalousie, la méfiance, la crainte de lasser, la crainte d'être quitté, sont des peines attachées à la vieillesse de l'amour, comme les maladies sont attachées à la trop longue durée de la vie : on ne sent plus qu'on est vivant que parce qu'on sent qu'on est malade, et on ne sent aussi qu'on est amoureux que par sentir toutes les peines de l'amour. On ne sort de l'assoupissement des trop longs attachements que par le dépit et le chagrin de se voir toujours attaché ; enfin, de toutes les décrépitudes, celle de l'amour est la plus insupportable.

X. — DU GOUT.

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût, et d'autres qui ont plus de goût que d'esprit ; mais il y a plus de variété et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre : il y a différence entre le goût qui nous porte vers les choses et le goût qui nous en fait connaître et discerner les qualités, en s'attachant aux règles. On peut aimer la comédie sans avoir le goût assez fin et assez délicat pour en bien juger, et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la comédie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous ; d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout ; d'autres ne l'ont faux qu'en de certaines choses, et ils l'ont droit et juste dans ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts particuliers, qu'ils connaissent mauvais, et ne laissent pas de

les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain ; le hasard en décide : ils changent par légèreté, et sont touchés de plaisir ou d'ennui, sur la parole de leurs amis. D'autres sont toujours prévenus ; ils sont esclaves de tous leurs goûts, et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon, et choqués de ce qui ne l'est pas ; leurs vues sont nettes et justes, et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct, dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux, et prennent toujours le bon parti. Ceux-ci font paraître plus de goût que d'esprit, parce que leur amour-propre et leur humeur ne prévalent point sur leurs lumières naturelles ; tout agit de concert en eux, tout y est sur un même ton. Cet accord les fait juger sainement des objets, et leur en forme une idée véritable ; mais, à parler généralement, il y a peu de gens qui aient le goût fixe et indépendant de celui des autres : ils suivent l'exemple et la coutume, et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces différences de goûts que l'on vient de marquer, il est très rare, et presque impossible, de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connaît toute la valeur, et qui se porte généralement sur tout : nos connaissances sont trop bornées, et cette juste disposition des qualités qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement. Quand il s'agit de nous, notre goût n'a plus cette justesse si nécessaire ; la préoccupation le trouble ; tout ce qui a du rapport à nous nous paraît sous une autre figure ; personne ne voit des mêmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas ; notre goût est conduit alors par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des vues nouvelles, et nous assujettissent à un nombre infini de changements et d'incertitudes ; notre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus : il change sans notre consentement, et les mêmes objets nous paraissent par tant de côtés différents que nous méconnaissons enfin ce que nous avons vu et ce que nous avons senti.

XI. — DU RAPPORT DES HOMMES AVEC LES ANIMAUX.

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents : les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper !

Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache [1], qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier [2]. Il y a des singes et des guenons, qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal ; il y a des paons, qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s'apprivoisent que pour dérober [3] ; combien d'oiseaux de proie, qui

---

1. Ce sont les lévriers du Nord, robustes, hardis, qui courent le sanglier, le buffle, et les gros animaux.

2. « Il est comme le chien du jardinier » (qui ne mange pas les légumes et ne veut pas qu'on en mange), expression proverbiale appliquée à ceux qui, ne pouvant pas se servir d'une chose, ne veulent pas que les autres s'en servent.

3. Cf. la légendaire histoire de la *Pie voleuse*, qui s'est passée au XVII^e^ siècle.

ne vivent que de rapines ; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours ; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile [1] ; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables ; il y a des crapauds qui font horreur, et qui n'ont que du venin ; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus ! Combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug ; de cigales qui passent leur vie à chanter ; de lièvres qui ont peur de tout ; de lapins, qui s'épouvantent et se rassurent en un moment ; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure ; de canards privés [2], qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets ; de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règles et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leurs plaintes [3] ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

---

1. La vipère est très employée dans la pharmacopée du XVII^e siècle. La chair de vipère entre dans l'électuaire (opial) appelé *thériaque*.

2. Provenant d'œufs de canards sauvages, et servant d'appeaux.

3. On croyait jadis que le crocodile faisait semblant de pleurer pour attirer à lui le passant et le dévorer ensuite ; de là, l'expression proverbiale : « larmes de crocodiles ».

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce à l'égard des autres hommes tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

XII. — DE L'ORIGINE DES MALADIES.

Si on examine la nature des maladies, on trouvera qu'elles tirent leur origine des passions et des peines de l'esprit. L'âge d'or, qui en était exempt, était exempt de maladies ; l'âge d'argent, qui le suivit, conserva encore sa pureté ; l'âge d'airain donna la naissance aux passions et aux peines de l'esprit : elles commencèrent à se former, et elles avaient encore la faiblesse de l'enfance et sa légèreté. Mais elles parurent avec toute leur force et toute leur malignité dans l'âge de fer, et répandirent dans le monde, par la suite de leur corruption, les diverses maladies qui ont affligé les hommes depuis tant de siècles. L'ambition a produit les fièvres aiguës et frénétiques ; l'envie a produit la jaunisse et l'insomnie ; c'est de la paresse que viennent les léthargies, les paralysies et les langueurs ; la colère a fait les étouffements, les ébullitions de sang et les inflammations de poitrine ; la peur a fait les battements de cœur et les syncopes ; la vanité a fait les folies ; l'avarice, la teigne et la gale ; la tristesse a fait le scorbut ; la cruauté, la pierre ; la calomnie et les faux rapports ont répandu la rougeole, la petite vérole et le pourpre ; et on doit à la jalousie la gangrène, la peste et la rage. Les disgrâces imprévues ont fait l'apoplexie ; les procès ont fait la migraine et le transport au cerveau ; les dettes ont fait les fièvres étiques ; l'ennui du mariage a produit la fièvre quarte, et la lassitude des amants qui n'osent se quitter a causé les vapeurs. L'amour, lui seul, a fait plus de maux que tout le reste ensemble, et personne ne doit entreprendre de les exprimer ; mais, comme il fait aussi les plus grands biens de la vie, au lieu de médire de lui, on doit se taire : on doit le craindre et le respecter toujours.

XIII. — DU FAUX.

On est faux en différentes manières : il y a des hommes faux qui veulent toujours paraître ce qu'ils ne sont pas ; il y en a d'autres, de meilleure foi, qui sont nés faux, qui se trompent eux-mêmes, et qui ne voient jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit, et le goût faux ; d'autres ont l'esprit faux, et ont quelque droiture dans le goût ; il y en a enfin qui n'ont rien de faux dans le goût, ni dans l'esprit. Ceux-ci sont très rares, puisque, à parler généralement, il n'y a presque personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût.

Ce qui fait cette fausseté si universelle, c'est que nos qualités sont incertaines et confuses, et que nos vues le sont aussi : on ne voit point les choses précisément comme elles sont ; on les estime plus ou moins qu'elles ne valent, et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient, et qui convient à notre état et à nos qualités. Ce mécompte met un nombre infini de faussetés dans le goût et dans l'esprit ; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien ; mais, comme il y a plusieurs sortes de bien qui touchent notre vanité ou notre tempérament, on les suit souvent par coutume ou par commodité ; on les suit parce que les autres les suivent, sans considérer qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes, et qu'on doit s'y attacher plus ou moins fortement selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi, et ne se piquer de rien ; mais il y faut une grande proportion et une grande justesse ; il faut savoir discerner ce qui est bon en général et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent. Si les hommes ne voulaient exceller que par leurs propres talents, et en suivant leurs devoirs, il n'y aurait rien de faux dans leur goût et dans leur conduite ; ils se mon-

treraient tels qu'ils sont ; ils jugeraient des choses par leurs lumières, et s'y attacheraient par leur raison ; il y aurait de la proportion dans leurs vues et dans leurs sentiments ; leur goût serait vrai, il viendrait d'eux, et non pas des autres, et ils le suivraient par choix, et non pas par coutume ou par hasard.

Si on est faux en approuvant ce qui ne doit pas être approuvé, on ne l'est pas moins, le plus souvent, par l'envie de se faire valoir en des qualités qui sont bonnes de soi, mais qui ne nous conviennent pas : un magistrat est faux quand il se pique d'être brave, bien qu'il puisse être hardi dans de certaines rencontres ; il doit paraître ferme et assuré dans une sédition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'être faux, et il serait faux et ridicule de se battre en duel. Une femme peut aimer les sciences, mais toutes les sciences ne lui conviennent pas toujours, et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais, et est toujours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses, et déterminent notre goût à leur donner le rang qu'elles méritent et qu'il nous convient de leur donner ; mais tous les hommes presque se trompent dans ce prix et dans ce rang, et il y a toujours de la fausseté dans ce mécompte.

Les plus grands rois sont ceux qui s'y méprennent le plus souvent : ils veulent surpasser les autres hommes en valeur, en savoir, en galanterie, et dans mille autres qualités où tout le monde a droit de prétendre ; mais ce goût d'y surpasser les autres peut être faux en eux quand il va trop loin. Leur émulation doit avoir un autre objet : ils doivent imiter Alexandre, qui ne voulait disputer le prix de la course que contre des rois, et se souvenir que ce n'est que des qualités particulières à la royauté qu'ils doivent disputer. Quelque vaillant que puisse être un roi, quelque savant et agréable qu'il puisse être, il trouvera un nombre infini de gens qui auront ces mêmes qualités aussi avantageusement que lui, et le désir de les surpasser paraîtra toujours faux, et souvent même il lui sera impossible d'y réussir ; mais s'il s'attache à ses devoirs véritables, s'il est magnanime, s'il est grand capitaine et grand politique, s'il est juste, clément et libéral, s'il

soulage ses sujets, s'il aime la gloire et le repos de son État, il ne trouvera que des rois à vaincre dans une si noble carrière ; il n'y aura rien que de vrai et de grand dans un si juste dessein, et le désir d'y surpasser les autres n'aura rien de faux. Cette émulation est digne d'un roi, et c'est la véritable gloire où il doit prétendre.

XIV.— DES MODÈLES DE LA NATURE ET DE LA FORTUNE.

Il semble que la fortune, toute changeante et capricieuse qu'elle est, renonce à ses changements et à ses caprices pour agir de concert avec la nature, et que l'une et l'autre concourent de temps en temps à faire des hommes extraordinaires et singuliers, pour servir de modèles à la postérité. Le soin de la nature est de fournir les qualités ; celui de la fortune est de les mettre en œuvre, et de les faire voir dans le jour et avec les proportions qui conviennent à leur dessein : on dirait alors qu'elles imitent les règles des grands peintres, pour nous donner des tableaux parfaits de ce qu'elles veulent représenter. Elles choisissent un sujet, et s'attachent au plan qu'elles se sont proposé ; elles disposent de la naissance, de l'éducation, des qualités naturelles et acquises, des temps, des conjonctures, des amis, des ennemis ; elles font remarquer des vertus et des vices, des actions heureuses et malheureuses ; elles joignent même de petites circonstances aux plus grandes, et les savent placer avec tant d'art que les actions des hommes et leurs motifs nous paraissent toujours sous la figure et avec les couleurs qu'il plaît à la nature et à la fortune d'y donner.

Quel concours de qualités éclatantes n'ont-elles pas assemblé dans la personne d'Alexandre, pour le montrer au monde comme un modèle d'élévation d'âme et de grandeur de courage ! Si on examine sa naissance illustre, son éducation, sa jeunesse, sa beauté, sa complexion heureuse, l'étendue et la capacité de son esprit pour la guerre et pour les sciences, ses vertus, ses défauts même, le petit nombre de ses troupes, la puissance formidable de ses ennemis, la courte durée d'une si belle vie, sa mort et ses successeurs, ne verra-t-on pas l'industrie et l'application de la fortune et de la nature à ren-

fermer dans un même sujet ce nombre infini de diverses circonstances ? Ne verra-t-on pas le soin particulier qu'elles ont pris d'arranger tant d'événements extraordinaires, et de les mettre chacun dans son jour, pour composer un modèle d'un jeune conquérant, plus grand encore par ses qualités personnelles que par l'étendue de ses conquêtes ?

Si on considère de quelle sorte la nature et la fortune nous montrent César, ne verra-t-on pas qu'elles ont suivi un autre plan, qu'elles n'ont renfermé dans sa personne tant de valeur, de clémence, de libéralité, tant de qualités militaires, tant de pénétration, tant de facilité d'esprit et de mœurs, tant d'éloquence, tant de grâces du corps, tant de supériorité de génie pour la paix et pour la guerre ; ne verra-t-on pas, dis-je, qu'elles ne se sont assujetties si longtemps à arranger et à mettre en œuvre tant de talents extraordinaires, et qu'elles n'ont contraint César de s'en servir contre sa patrie, que pour nous laisser un modèle du plus grand homme du monde et du plus célèbre usurpateur ? Elles le font naître particulier dans une république maîtresse de l'univers, affermie et soutenue par les plus grands hommes qu'elle eût jamais produits ; la fortune même choisit parmi eux ce qu'il y avait de plus illustre, de plus puissant et de plus redoutable, pour les rendre ses ennemis ; elle le réconcilie, pour un temps, avec les plus considérables, pour les faire servir à son élévation ; elle les éblouit et les aveugle ensuite, pour lui faire une guerre qui le conduit à la souveraine puissance. Combien d'obstacles ne lui a-t-elle pas fait surmonter ! De combien de périls, sur terre et sur mer, ne l'a-t-elle pas garanti sans jamais avoir été blessé ! Avec quelle persévérance la fortune n'a-t-elle pas soutenu les desseins de César, et détruit ceux de Pompée ! Par quelle industrie n'a-t-elle pas disposé ce peuple romain, si puissant, si fier et si jaloux de sa liberté, à la soumettre à la puissance d'un seul ! Ne s'est-elle pas même servie des circonstances de la mort de César pour la rendre convenable à sa vie[1] ? Tant d'avertissements des devins, tant de prodiges, tant d'avis de sa femme et de ses amis, ne

1. Appropriée à sa vie.

peuvent le garantir, et la fortune choisit le propre jour qu'il doit être couronné dans le Sénat pour le faire assassiner par ceux mêmes qu'il a sauvés, et par un homme qui lui doit la naissance [1].

Cet accord de la nature et de la fortune n'a jamais été plus marqué que dans la personne de Caton, et il semble qu'elles se soient efforcées l'une et l'autre de renfermer dans un seul homme non seulement les vertus de l'ancienne Rome, mais encore de l'opposer directement aux vertus de César, pour montrer qu'avec une pareille étendue d'esprit et de courage, le désir de gloire conduit l'un à être usurpateur, et l'autre à servir de modèle d'un parfait citoyen. Mon dessein n'est pas de faire ici le parallèle de ces deux grands hommes, après tout ce qui en est écrit ; je dirai seulement que, quelque grands et illustres qu'ils nous paraissent, la nature et la fortune n'auraient pu mettre toutes leurs qualités dans le jour qui convenait pour les faire éclater, si elles n'eussent opposé Caton à César. Il fallait les faire naître en même temps, dans une même république, différents par leurs mœurs et par leurs talents, ennemis par les intérêts de la patrie et par des intérêts domestiques ; l'un vaste dans ses desseins et sans bornes dans son ambition ; l'autre austère, renfermé dans les lois de Rome, et idolâtre de la liberté ; tous deux célèbres par des vertus qui les montraient par de si différents côtés, et plus célèbres encore, si l'on ose dire, par l'opposition que la fortune et la nature ont pris soin de mettre entre eux. Quel arrangement, quelle suite, quelle économie de circonstances dans la vie de Caton et dans sa mort ! La destinée même de la République a servi au tableau que la fortune nous a voulu donner de ce grand homme, et elle finit sa vie avec la liberté de son pays.

Si nous laissons les exemples des siècles passés pour venir aux exemples du siècle présent, on trouvera que la nature et la fortune ont conservé cette même union dont j'ai parlé,

1. M. Junius Brutus était le fils de Brutus, qui avait été tué dans les guerres civiles, et de Servilie, sœur de Caton d'Utique. César l'avait comblé de bienfaits, et quelques-uns prétendaient que Brutus était le fils du dictateur.

pour nous montrer de différents modèles en deux hommes consommés en l'art de commander. Nous verrons Monsieur le Prince et M. de Turenne disputer de la gloire des armes, et mériter, par un nombre infini d'actions éclatantes, la réputation qu'ils ont acquise. Ils paraîtront avec une valeur et une expérience égales ; infatigables de corps et d'esprit, on les verra agir ensemble, agir séparément, et quelquefois opposés l'un à l'autre ; nous les verrons, heureux et malheureux dans diverses occasions de la guerre, devoir les bons succès à leur conduite et à leur courage, et se montrer toujours plus grands même par leurs disgrâces ; tous deux sauver l'État ; tous deux contribuer à le détruire, et se servir des mêmes talents par des voies différentes : M. de Turenne suivant ses desseins avec plus de règle et moins de vivacité, d'une valeur plus retenue, et toujours proportionnée au besoin de la faire paraître ; Monsieur le Prince inimitable en la manière de voir et d'exécuter les plus grandes choses, entraîné par la supériorité de son génie, qui semble lui soumettre les événements et les faire servir à sa gloire. La faiblesse des armées qu'ils ont commandées dans les dernières campagnes et la puissance des ennemis qui leur étaient opposés ont donné de nouveaux sujets à l'un et à l'autre de montrer toute leur vertu [1], et de réparer par leur mérite tout ce qui leur manquait pour soutenir la guerre. La mort même de M. de Turenne, si convenable à une si belle vie, accompagnée de tant de circonstances singulières, et arrivée dans un moment si important, ne nous paraît-elle pas comme un effet de la crainte et de l'incertitude de la fortune, qui n'a osé décider de la destinée de la France et de l'Empire ? Cette même fortune qui retire Monsieur le Prince du commandement des armées sous le prétexte de sa santé, et dans un temps où il devait achever de si grandes choses, ne se joint-elle pas à la nature pour nous montrer présentement ce grand homme dans une vie privée, exerçant des vertus paisibles et soutenu de sa propre gloire ? Brille-t-il moins dans sa retraite qu'au milieu de ses victoires ?

1. Sens latin, valeur intellectuelle autant que morale.

XV. — DES COQUETTES ET DES VIEILLARDS.

S'il est malaisé de rendre la raison des goûts en général, il le doit être encore davantage de rendre raison du goût des femmes coquettes : on peut dire néanmoins que l'envie de plaire se répand généralement sur tout ce qui peut flatter leur vanité, et qu'elles ne trouvent rien d'indigne de leurs conquêtes ; mais le plus incompréhensible de tous leurs goûts est, à mon sens, celui qu'elles ont pour les vieillards qui ont été galants. Ce goût paraît trop bizarre, et il y en a trop d'exemples pour ne chercher pas la cause d'un sentiment tout à la fois si commun et si contraire à l'opinion que l'on a des femmes. Je laisse aux philosophes à décider si c'est un soin charitable de la nature, qui veut consoler les vieillards dans leurs misères, et qui leur fournit le secours des coquettes, par la même prévoyance qui lui fait donner des ailes aux chenilles dans le déclin de leur vie, pour les rendre papillons ; mais, sans pénétrer dans les secrets de la physique, on peut, ce me semble, chercher des causes plus sensibles de ce goût dépravé des coquettes pour les vieilles gens. Ce qui est plus apparent, c'est qu'elles aiment les prodiges, et qu'il n'y en a point qui doive plus toucher leur vanité que de ressusciter un mort. Elles ont le plaisir de l'attacher à leur char et d'en parer leur triomphe, sans que leur réputation en soit blessée : au contraire, un vieillard est un ornement à la suite d'une coquette, et il est aussi nécessaire dans son train que les nains l'étaient autrefois dans *Amadis*. Elles n'ont point d'esclaves si commodes et si utiles ; elles paraissent bonnes et solides, en conservant un ami sans conséquence ; il publie leurs louanges, il gagne créance vers les maris, et leur répond de la conduite de leurs femmes. S'il a du crédit, elles en retirent mille secours, il entre dans tous les intérêts et dans tous les besoins de la maison. S'il sait les bruits qui courent des véritables galanteries, il n'a garde de les croire ; il les étouffe, et assure que le monde est médisant ; il juge, par sa propre expérience, des difficultés qu'il y a de toucher le cœur d'une si bonne femme ; plus on lui fait acheter des grâces et des faveurs, plus il est discret et fidèle ; son propre intérêt l'engage assez au silence :

il craint toujours d'être quitté, et il se trouve trop heureux d'être souffert. Il se persuade aisément qu'il est aimé, puisqu'on le choisit contre tant d'apparence : il croit que c'est un privilège de son vieux mérite, et remercie l'amour de se souvenir de lui dans tous les temps.

Elle, de son côté, ne voudrait pas manquer à ce qu'elle lui a promis : elle lui fait remarquer qu'il a toujours touché son inclination, et qu'elle n'aurait jamais aimé si elle ne l'avait jamais connu ; elle le prie surtout de n'être pas jaloux et de se fier en elle ; elle lui avoue qu'elle aime un peu le monde et le commerce des honnêtes gens, qu'elle a même intérêt d'en ménager plusieurs à la fois, pour ne laisser pas voir qu'elle le traite différemment des autres ; que, si elle fait quelques railleries de lui avec ceux dont on s'est avisé de parler, c'est seulement pour avoir le plaisir de le nommer souvent, ou pour mieux cacher ses sentiments ; qu'après tout, il est le maître de sa conduite, et que, pourvu qu'il en soit content, et qu'il l'aime toujours, elle se met aisément en repos du reste. Quel vieillard ne se rassure pas par des raisons si convaincantes, qui l'ont souvent trompé quand il était jeune et aimable ? Mais pour son malheur, il oublie trop aisément qu'il n'est plus ni l'un ni l'autre, et cette faiblesse est, de toutes, la plus ordinaire aux vieilles gens qui ont été aimés. Je ne sais si cette tromperie ne leur vaut pas mieux encore que de connaître la vérité : on les souffre du moins ; on les amuse ; ils sont détournés de la vue de leurs propres misères ; et le ridicule où ils tombent est souvent un moindre mal pour eux que les ennuis et l'anéantissement d'une vie pénible et languissante.

XVI. — DE LA DIFFÉRENCE DES ESPRITS.

Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand esprit, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières : ses lumières n'ont point de bornes ; il agit toujours également et avec la même activité ; il discerne les objets éloignés comme s'ils étaient présents ; il comprend, il imagine les plus grandes choses, il voit et connaît

les plus petites ; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles ; rien n'échappe à sa pénétration, et elle lui fait toujours découvrir la vérité au travers des obscurités qui la cachent aux autres. Mais toutes ces grandes qualités ne peuvent souvent empêcher que l'esprit ne paraisse petit et faible, quand l'humeur s'en est rendue la maîtresse.

Un bel esprit pense toujours noblement ; il produit avec facilité des choses claires, agréables et naturelles ; il les fait voir dans leur plus beau jour, et il les pare de tous les ornements qui leur conviennent ; il entre dans le goût des autres, et retranche de ses pensées ce qui est inutile ou ce qui peut déplaire. Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultés ; il se plie aisément à ce qu'il veut ; il sait connaître et suivre l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite ; et, en ménageant leurs intérêts, il avance et il établit les siens. Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent être vues ; il leur donne le prix qu'elles méritent ; il sait les tourner du côté qui lui est le plus avantageux. et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connaît toute la force et toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires ; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son intérêt particulier : il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très malhabiles dans ce qui les regarde ; et il y en a d'autres, au contraire, qui ont une habileté bornée à ce qui les touche, et qui savent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit et dire souvent des choses agréables et enjouées ; cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux, et c'est ce qui les rend souvent incommodes. Rien n'est plus malaisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant, et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois en divertissant les autres ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent, quand ils sont de méchante humeur. La moquerie est une des plus agréables et des plus dangereuses qualités de l'esprit ; elle plaît toujours

quand elle est délicate ; mais on craint toujours aussi ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité, et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant, ou sans aimer à se moquer ; il faut une grande justesse pour railler longtemps sans tomber dans l'une ou l'autre de ces extrémités. La raillerie est un air de gaieté qui remplit l'imagination, et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent ; l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté : il y a une manière de railler délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne sous les apparences de blâme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont très différents. Le premier plaît toujours ; il est délié, il pense des choses délicates et voit les plus imperceptibles. Un esprit de finesse ne va jamais droit ; il cherche des biais et des détours pour faire réussir ses desseins : cette conduite est bientôt découverte ; elle se fait toujours craindre, et ne mène presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque différence entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité ; un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrément et de la justesse.

La douceur de l'esprit, c'est un air facile et accommodant, qui plaît toujours, quand il n'est point fade.

Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente : cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses ; elle n'est pas néanmoins toujours incompatible avec de grandes vues ; et, quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au-dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit*, et, bien que tout ce qu'on vient de dire des différentes qualités de l'esprit puisse

convenir à un bel esprit, néanmoins, comme ce titre a été donné à un nombre infini de mauvais poètes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les louer.

Bien qu'il y ait plusieurs épithètes pour l'esprit qui paraissent une même chose, le ton et la manière de les prononcer y mettent de la différence ; mais, comme les tons et les manières de dire ne se peuvent écrire, je n'entrerai point dans un détail qu'il serait impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre; et, en disant qu'un homme a *de l'esprit*, qu'il a *bien de l'esprit*, qu'il a *beaucoup d'esprit*, et qu'il a *bon esprit*, il n'y a que les tons et les manières qui puissent mettre de la différence entre ces expressions, qui paraissent semblables sur le papier, et qui expriment néanmoins de très différentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a que d'*une sorte* d'esprit, qu'il a de *plusieurs sortes* d'esprit, et qu'il a de *toutes sortes* d'esprit. On peut être sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

Avoir beaucoup d'esprit est un terme équivoque : il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler, mais il peut aussi n'en marquer aucune distinctement. On peut quelquefois faire paraître de l'esprit dans ce qu'on dit, sans en avoir dans sa conduite ; on peut avoir de l'esprit, et l'avoir borné ; un esprit peut être propre à de certaines choses et ne l'être pas à d'autres; on peut avoir beaucoup d'esprit et n'être propre à rien, et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble néanmoins que le plus grand mérite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte : il y a des choses si belles que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la beauté ; il y en a qui ont de la beauté et qui ennuient ; il y en a qui sont belles, que tout le monde sent et admire, bien que tous n'en sachent pas la raison ; il y en a qui sont si fines et si délicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautés ; enfin il y en a d'autres qui

ne sont pas parfaites, mais qui sont dites avec tant d'art, et qui sont soutenues et conduites avec tant de raison et tant de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

XVII. — DES ÉVÉNEMENTS DE CE SIÈCLE.

L'histoire, qui nous apprend ce qui arrive dans le monde, nous montre également les grands événements et les médiocres : cette confusion d'objets nous empêche souvent de discerner avec assez d'attention les choses extraordinaires qui sont renfermées dans le cours de chaque siècle. Celui où nous vivons en a produit, à mon sens, de plus singuliers que les précédents : j'ai voulu en écrire quelques-uns pour les rendre plus remarquables aux personnes qui voudront y faire réflexion.

Marie de Médicis, reine de France, femme de Henri le Grand, fut mère du roi Louis XIII, de Gaston, fils de France, de la reine d'Espagne[1], de la duchesse de Savoie[2] et de la reine d'Angleterre[3]; elle fut régente en France, et gouverna le Roi, son fils, et son royaume pendant plusieurs années. Elle éleva Armand de Richelieu à la dignité de cardinal ; elle le fit premier ministre, maître de l'État et de l'esprit du Roi. Elle avait peu de vertus et peu de défauts qui la dussent faire craindre, et néanmoins, après tant d'éclat et de grandeurs, cette princesse, veuve de Henri IV et mère de tant de rois, a été arrêtée prisonnière par le Roi, son fils, et par la troupe du cardinal de Richelieu, qui lui devait sa fortune. Elle a été délaissée des autres rois, ses enfants, qui n'ont osé même la recevoir dans leurs États, et elle est morte de misère, et presque de faim, à Cologne, après une persécution de dix années.

Ange de Joyeuse, duc et pair, maréchal de France et amiral, jeune, riche, galant et heureux, abandonna tant

1. Élisabeth, née en 1602, mariée à Philippe IV en 1615, morte en 1644.
2. Christine, née en 1606, mariée à Victor-Amédée Ier en 1619, morte en 1663.
3. Henriette-Marie, née en 1609, mariée en 1625 à Charles Ier, morte en 1669.

d'avantages pour se faire capucin. Après quelques années, les besoins de l'État le rappelèrent au monde ; le Pape le dispensa de ses vœux, et lui ordonna d'accepter le commandement des armées du Roi contre les huguenots ; il demeura quatre ans dans cet emploi, et se laissa entraîner, pendant ce temps, aux mêmes passions qui l'avaient agité pendant sa jeunesse. La guerre étant finie, il renonça une seconde fois au monde, et reprit l'habit de capucin ; il vécut longtemps dans une vie sainte et religieuse ; mais la vanité, dont il avait triomphé dans le milieu des grandeurs, triompha de lui dans le cloître ; il fut élu gardien du couvent de Paris, et, son élection étant contestée par quelques religieux, il s'exposa non seulement à aller à Rome, dans un âge avancé, à pied, et malgré les autres incommodités d'un si pénible voyage ; mais, la même opposition des religieux s'étant renouvelée à son retour, il partit une seconde fois pour retourner à Rome soutenir un intérêt si peu digne de lui, et il mourut en chemin de fatigue, de chagrin et de vieillesse [1].

Trois hommes de qualité, Portugais, suivis de dix-sept de leurs amis, entreprirent la révolte de Portugal et des Indes qui en dépendent, sans concert avec les peuples ni avec les étrangers, et sans intelligence dans les places [2]. Ce petit nombre de conjurés se rendit maître du palais de Lisbonne, en chassa la douairière de Mantoue, régente pour le roi d'Espagne, et fit soulever tout le royaume ; il ne périt dans ce désordre que Vasconcellos, ministre d'Espagne, et deux de ses domestiques [3]. Un si grand changement se fit en faveur du duc de Bragance et sans sa participation [4] ; il fut déclaré roi contre sa propre volonté, et se trouva le seul homme du Portugal qui résistât à son élection ; il a possédé ensuite cette couronne pendant quatorze années [5], n'ayant ni élévation ni

1. Erreur : il mourut à 41 ans. Henri de Joyeuse, second frère du favori de Henri III ; c'est de lui que Voltaire a dit : Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire. Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire (*La Henriade*, IV, 23 et sq.).

2. Conspiration de Pinto Ribeiro.

3. Sens du XVIII[e] siècle : gens de sa « maison » attachés à sa personne.

4. Grâce à sa femme, Louise de Guzman dont l'intelligente adresse dispensa son mari d'élection et de mérite.

5. Seize.

mérite ; il est mort dans son lit, et a laissé son royaume paisible à ses enfants.

Le cardinal de Richelieu a été maître absolu du royaume de France pendant le règne d'un roi qui lui laissait le gouvernement de son État, lorsqu'il n'osait lui confier sa propre personne ; le cardinal avait aussi les mêmes défiances du Roi, et il évitait d'aller chez lui, craignant d'exposer sa vie ou sa liberté ; le Roi néanmoins sacrifie Cinq-Mars, son favori, à la vengeance du cardinal, et consent qu'il périsse sur un échafaud. Ensuite le cardinal meurt dans son lit ; il dispose par son testament des charges et des dignités de l'État, et oblige le Roi, dans le plus fort de ses soupçons et de sa haine, à suivre aussi aveuglément ses volontés après sa mort qu'il avait fait pendant sa vie.

Alphonse, roi de Portugal, fils du duc de Bragance dont je viens de parler, s'est marié, en France, à la fille du duc de Nemours, jeune, sans biens et sans protection [1]. Peu de temps après, cette princesse a formé le dessein de quitter le roi son mari [2] ; elle l'a fait arrêter dans Lisbonne, et les mêmes troupes qui, un jour auparavant, le gardaient comme leur roi, l'ont gardé le lendemain comme prisonnier ; il a été confiné dans une île de ses propres États [3], et on lui a laissé la vie et le titre de roi. Le prince de Portugal, son frère, a épousé la reine ; elle conserve sa dignité, et elle a revêtu le prince son mari de toute l'autorité du gouvernement, sans lui donner le nom de roi [4] ; elle jouit tranquillement du succès d'une entreprise si extraordinaire, en paix avec les Espagnols et sans guerre civile dans le royaume.

Un vendeur d'herbes, nommé Masaniel, fit soulever le menu peuple de Naples, et, malgré la puissance des Espagnols, il usurpa l'autorité royale ; il disposa souverainement de la vie, de la liberté et des biens de tout ce qui lui fut suspect ;

---

1. 25 juin 1666 ; c'était la fille de Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours et d'Aumale, et d'Élisabeth de Vendôme, petite-fille de Gabrielle d'Estrées et d'Henri IV.
2. Débauché, impuissant, et finalement imbécile, Alphonse VI fut déposé en 1667.
3. Terceira (Açores).
4. Qu'il ne prit qu'à la mort de son frère (1683).

il se rendit maître des douanes ; il dépouilla les partisans [1] de tout leur argent et de leurs meubles, et fit brûler publiquement toutes ces richesses immenses dans le milieu de la ville, sans qu'un seul de cette foule confuse de révoltés voulût profiter d'un bien qu'on croyait mal acquis. Ce prodige ne dura que quinze jours, et finit par un autre prodige : ce même Masaniel, qui achevait de si grandes choses avec tant de bonheur, de gloire et de conduite, perdit subitement l'esprit, et mourut frénétique en vingt-quatre heures [2].

La reine de Suède[3], en paix dans ses États et avec ses voisins, aimée de ses sujets, respectée des étrangers, jeune et sans dévotion, a quitté volontairelent son royaume et s'est réduite à une vie privée. Le roi de Pologne [4], de la même maison que la reine de Suède, s'est démis aussi de la royauté par la seule lassitude d'être roi.

Un lieutenant d'infanterie, sans nom et sans crédit, a commencé à l'âge de quarante-cinq ans, de se faire connaître dans les désordres d'Angleterre [5]. Il a dépossédé son roi légitime, bon, juste, doux, vaillant et libéral ; il lui a fait trancher la tête par un arrêt de son parlement ; il a changé la royauté en république ; il a été dix ans maître de l'Angleterre, plus craint de ses voisins et plus absolu dans son pays que tous les rois qui ont régné. Il est mort paisible et en pleine possession de toute la puissance du royaume.

Les Hollandais ont secoué le joug de la domination d'Espagne ; ils ont formé une puissante république, et ils ont soutenu cent ans la guerre contre leurs rois légitimes pour conserver leur liberté. Ils doivent tant de grandes choses à la conduite et à la valeur des princes d'Orange, dont ils ont néanmoins toujours redouté l'ambition et limité le pouvoir.

---

1. Les P. T. S., écrira la Bruyère ; ce sont ceux qui font des « partis » ou sociétés pour la levée des impôts.

2. Des assassins, envoyés par le duc d'Arcos, que Mas' Aniello (Tomaso Aniello),marchand de poissons et de fruits (et non d'herbes) avait dépossédé, aidèrent à sa mort (1647) ; Mas' Aniello avait 25 ans.

3. C'est la fameuse Christine (1626-1687).

4. Casimir V (1609 - 1672), devient après la mort de sa femme, abbé de Saint-Germain des Prés et de Saint-Martin de Nevers ; il meurt à Nevers.

5. Cromwell.

Présentement cette république, si jalouse de sa puissance, accorde au prince d'Orange d'aujourd'hui, malgré son peu d'expérience et ses malheureux succès dans la guerre, ce qu'elle a refusé à ses pères : elle ne se contente pas de relever sa fortune abattue ; elle le met en état de se faire souverain de Hollande, et elle a souffert qu'il ait fait déchirer par le peuple un homme qui maintenait seul la liberté publique[1].

Cette puissance d'Espagne, si étendue et si formidable à tous les rois du monde, trouve aujourd'hui son principal appui dans ses sujets rebelles, et se soutient par la protection des Hollandais.

Un empereur, jeune[2], faible, simple, gouverné par des ministres incapables, et pendant le plus grand abaissement de la maison d'Autriche, se trouve, en un moment, chef de tous les princes d'Allemagne, qui craignent son autorité et méprisent sa personne, et il est plus absolu que n'a jamais été Charles-Quint.

Le roi d'Angleterre[3], faible, paresseux et plongé dans les plaisirs, oubliant les intérêts de son royaume et ses exemples domestiques, s'est exposé avec fermeté, pendant six ans, à la fureur de son peuple et à la haine de son parlement pour conserver une liaison étroite avec le roi de France ; au lieu d'arrêter les conquêtes de ce prince dans les Pays-Bas, il y a même contribué en lui fournissant des troupes. Cet attachement l'a empêché d'être maître absolu de l'Angleterre, et d'en étendre les frontières en Flandre et en Hollande par des places et des ports qu'il a toujours refusés ; mais, dans le temps même qu'il reçoit des sommes considérables du Roi, et qu'il a le plus de besoin d'en être soutenu contre ses propres sujets, il renonce, sans prétexte, à tant d'engagements, et il se déclare contre la France, précisément quand il lui est utile et honnête d'y être attaché ; par une mauvaise politique

1. Jean de Witt, grand pensionnaire ; en 1672, les orangistes excitent une émeute à la Haye pour donner le pouvoir à leur chef Guillaume ; Jean et son frère Corneille furent massacrés.

2. Léopold I, empereur d'Allemagne, a 18 ans quand il succède à son père (1658).

3. Charles II (1660-1685), qui avait vendu Dunkerque à Louis XIV, recevait du roi de France les sommes nécessaires à ses prodigalités.

précipitée, il perd en un moment le seul avantage qu'il pourvait retirer d'une mauvaise politique de dix années, et, ayant pu donner la paix comme médiateur, il est réduit à la demander comme suppliant, quand le Roi l'accorde à l'Espagne, à l'Allemagne et à la Hollande.

Les propositions qui avaient été faites au roi d'Angleterre de marier sa nièce [1], la princesse d'York, au prince d'Orange, ne lui étaient pas agréables ; le duc d'York en paraissait aussi éloigné que le roi son frère, et le prince d'Orange même, rebuté par les difficultés de ce dessein, ne pensait plus à le faire réussir. Le roi d'Angleterre, étroitement lié au roi de France, consentait à ses conquêtes lorsque les intérêts du grand trésorier d'Angleterre [2] et la crainte d'être attaqué par le parlement lui ont fait chercher sa sûreté particulière, en disposant le roi son maître à s'unir avec le prince d'Orange, par le mariage de la princesse d'York, et à faire déclarer l'Angleterre contre la France pour la protection des Pays-Bas. Ce changement du roi d'Angleterre a été si prompt et si secret que le duc d'York l'ignorait encore deux jours devant le mariage de sa fille, et personne ne se pouvait persuader que le roi d'Angleterre, qui avait hasardé dix ans sa vie et sa couronne pour demeurer attaché à la France, pût renoncer, en un moment, à tout ce qu'il en espérait, pour suivre le sentiment de son ministre. Le prince d'Orange, de son côté, qui avait tant d'intérêt de se faire un chemin pour être un jour roi d'Angleterre, négligeait ce mariage, qui le rendait héritier présomptif du royaume ; il bornait ses desseins à affermir son autorité en Hollande, malgré les mauvais succès de ses dernières campagnes, et il s'appliquait à se rendre aussi absolu dans les autres provinces de cet État qu'il le croyait être dans la Zélande [3] ; mais il s'aperçut bientôt qu'il devait prendre d'autres mesures, et une aventure ridicule lui fit mieux connaître l'état où il était dans son pays qu'il ne le voyait par ses propres lumières. Un crieur public vendait

1. Marie, fille de Jacques Stuart, le futur Jacques II.
2. Thomas Clifford, l'un des cinq ministres del a « Cabal ».
3. Une des sept « Provinces Unies ».

des meubles à un encan où beaucoup de monde s'assembla ; il mit en vente un atlas, et, voyant que personne ne l'enchérissait, il dit au peuple que ce livre était néanmoins plus rare qu'on ne pensait, et que les cartes en étaient si exactes que la rivière dont M. le prince d'Orange n'avait eu aucune connaissance, lorsqu'il perdit la bataille de Cassel[1], y était fidèlement marquée. Cette raillerie, qui fut reçue avec un applaudissement universel, a été un des plus puissants motifs qui ont obligé le prince d'Orange à rechercher de nouveau l'alliance de l'Angleterre, pour contenir la Hollande et pour joindre tant de puissances contre nous. Il semble néanmoins que ceux qui ont désiré ce mariage et ceux qui y ont été contraires n'ont pas connu leurs intérêts : le grand trésorier d'Angleterre a voulu adoucir le parlement et se garantir d'en être attaqué, en portant le roi son maître à donner sa nièce au prince d'Orange et à se déclarer contre la France ; le roi d'Angleterre a cru affermir son autorité dans son royaume par l'appui du prince d'Orange, et il a prétendu engager ses peuples à lui fournir de l'argent pour ses plaisirs, sous prétexte de faire la guerre au roi de France et de le contraindre à recevoir la paix ; le prince d'Orange a eu dessein de soumettre la Hollande par la protection de l'Angleterre ; la France a appréhendé qu'un mariage si opposé à ses intérêts n'emportât la balance en joignant l'Angleterre à tous nos ennemis. L'événement a fait voir, en six semaines, la fausseté de tant de raisonnements ; ce mariage met une défiance éternelle entre l'Angleterre et la Hollande, et toutes deux le regardent comme un dessein d'opprimer leur liberté ; le parlement d'Angleterre attaque les ministres du roi, pour attaquer ensuite sa propre personne ; les États de Hollande, lassés de la guerre et jaloux de leur liberté, se repentent d'avoir mis leur autorité entre les mains d'un jeune homme ambitieux et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre ; le roi de France, qui a d'abord regardé ce mariage comme une nouvelle ligue qui se formait contre lui, a su s'en servir pour diviser ses ennemis, et pour se mettre en état

1. 11 avril 1677, contre l'armée française.

de prendre la Flandre, s'il n'avait préféré la gloire de faire la paix à la gloire de faire de nouvelles conquêtes [1].

Si le siècle présent n'a pas moins produit d'événements extraordinaires que les siècles passés, on conviendra sans doute qu'il a le malheureux avantage de les surpasser dans l'excès des crimes. La France même, qui les a toujours détestés, qui y est opposée par l'humeur de la nation, par la religion, et qui est soutenue par les exemples du prince qui règne, se trouve néanmoins aujourd'hui le théâtre où l'on voit paraître tout ce que l'histoire et la fable nous ont dit des crimes de l'antiquité. Les vices sont de tous les temps ; les hommes sont nés avec de l'intérêt, de la cruauté et de la débauche ; mais, si des personnes que tout le monde connaît avaient paru dans les premiers siècles, parlerait-on présentement des prostitutions d'Héliogabale, de la foi des Grecs, et des poisons et des parricides de Médée [2] ?

XVIII. — DE L'INCONSTANCE.

Je ne prétends pas justifier ici l'inconstance en général, et moins encore celle qui vient de la seule légèreté ; mais il n'est pas juste aussi de lui imputer tous les autres changements de l'amour. Il y a une première fleur d'agrément et de vivacité dans l'amour, qui passe insensiblement comme celle des fruits ; ce n'est la faute de personne, c'est seulement la faute du temps. Dans les commencements, la figure est aimable ; les sentiments ont du rapport : on cherche de la douceur et du plaisir ; on veut plaire, parce qu'on nous plaît, et on cherche à faire voir qu'on sait donner un prix infini à ce qu'on aime ; mais, dans la suite, on ne sent plus ce qu'on croyait sentir toujours, le feu n'y est plus, le mérite de la nouveauté s'efface ; la beauté, qui a tant de part à l'amour,

1. La paix de Nimègue est conclue en 1678, la même année que le mariage de Guillaume d'Orange.

2. Héliogabale (218-222) qui apporta dans Rome le despotisme et le luxe orientaux ; — La « mauvaise foi » des Grecs était proverbiale — On a vu enfin dans ces « poisons » une allusion à la mort de la duchesse d'Orléans, et aussi au procès de la Brinvilliers, condamnée et exécutée en 1676.

ou diminue, ou ne fait plus la même impression ; le nom d'amour se conserve, mais on ne se retrouve plus les mêmes personnes, ni les mêmes sentiments ; on suit encore ses engagements par honneur, par accoutumance, et pour n'être pas assez assuré de son propre changement.

Quelles personnes auraient commencé de s'aimer, si elles s'étaient vues d'abord comme on se voit dans la suite des années ? Mais quelles personnes aussi se pourraient séparer, si elles se revoyaient comme on s'est vu la première fois ? L'orgueil, qui est presque toujours le maître de nos goûts, et qui ne se rassasie jamais, serait flatté sans cesse par quelque nouveau plaisir ; mais la constance perdrait son mérite, elle n'aurait plus de part à une si agréable liaison ; les faveurs présentes auraient la même grâce que les faveurs premières, et le souvenir n'y mettrait point de différence ; l'inconstance serait même inconnue, et on s'aimerait toujours avec le même plaisir, parce qu'on aurait toujours les mêmes sujets de s'aimer. Les changements qui arrivent dans l'amitié ont à peu près des causes pareilles à ceux qui arrivent dans l'amour ; leurs règles ont beaucoup de rapport : si l'un a plus d'enjouement et de plaisir, l'autre doit être plus égal et plus sévère et ne pardonner rien ; mais le temps, qui change l'humeur et les intérêts, les détruit presque également tous deux. Les hommes sont trop faibles et trop changeants pour soutenir longtemps le poids de l'amitié : l'antiquité en a fourni des exemples ; mais, dans le temps où nous vivons, on peut dire qu'il est encore moins impossible de trouver un véritable amour qu'une véritable amitié.

XIX. — DE LA RETRAITE.

Je m'engagerais à un trop long discours, si je rapportais ici en particulier toutes les raisons naturelles qui portent les vieilles gens à se retirer du commerce du monde : le changement de leur humeur, de leur figure, et l'affaiblissement des organes les conduisent insensiblement, comme la plupart des autres animaux, à s'éloigner de la fréquentation de leurs semblables. L'orgueil, qui est inséparable de l'amour-propre,

leur tient alors lieu de raison : ils ne peuvent plus être flattés de plusieurs choses qui flattent les autres ; l'expérience leur a fait connaître le prix de tout ce que les hommes désirent dans la jeunesse, et l'impossibilité d'en jouir plus longtemps ; les diverses voies qui paraissent ouvertes aux jeunes gens pour parvenir aux grandeurs, aux plaisirs, à la réputation et à tout ce qui élève les hommes, leur sont fermées, ou par la fortune, ou par leur conduite, ou par l'envie ou l'injustice des autres ; le chemin pour y rentrer est trop long et trop pénible, quand on s'est une fois égaré ; les difficultés leur en paraissent insurmontables, et l'âge ne leur permet plus d'y prétendre. Ils deviennent insensibles à l'amitié, non seulement parce qu'ils n'en ont peut-être jamais trouvé de véritable, mais parce qu'ils ont vu mourir un grand nombre de de leurs amis qui n'avaient pas encore eu le temps ni les occasions de manquer à l'amitié, et ils se persuadent aisément qu'ils auraient été plus fidèles que ceux qui leur restent. Ils n'ont plus de part aux premiers biens qui ont d'abord rempli leur imagination ; ils n'ont même presque plus de part à la gloire : celle qu'ils ont acquise est déjà flétrie par le temps, et souvent les hommes en perdent plus en vieillissant qu'ils n'en acquièrent. Chaque jour leur ôte une portion d'eux-mêmes : ils n'ont plus assez de vie pour jouir de ce qu'ils ont, et bien moins encore pour arriver à ce qu'ils désirent ; ils ne voient plus devant eux que des chagrins, des maladies et de l'abaissement ; tout est vu, et rien ne peut avoir pour eux la grâce de la nouveauté ; le temps les éloigne imperceptiblement du point de vue d'où il leur convient de voir les objets, et d'où ils doivent être vus. Les plus heureux sont encore soufferts, les autres sont méprisés ; le seul bon parti qu'il leur reste, c'est de cacher au monde ce qu'ils ne lui ont peut-être que trop montré. Leur goût, détrompé par des désirs inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insensibles : les bâtiments, l'agriculture, l'économie [1], l'étude, toutes ces choses sont soumises à leurs volontés ; ils s'en approchent ou s'en éloignent comme il leur plaît ; ils sont maîtres de leurs des-

1. Bonne et méthodique administration.

seins et de leurs occupations ; tout ce qu'ils désirent est en leur pouvoir, et, s'étant affranchis de la dépendance du monde, ils font tout dépendre d'eux. Les plus sages savent employer à leur salut le temps qu'il leur reste, et, n'ayant qu'une si petite part à cette vie, ils se rendent dignes d'une meilleure. Les autres n'ont au moins qu'eux-mêmes pour témoins de leur misère ; leurs propres infirmités les amusent ; le moindre relâche leur tient lieu de bonheur ; la nature, défaillante et plus sage qu'eux, leur ôte souvent la peine de désirer ; enfin ils oublient le monde, qui est si disposé à les oublier ; leur vanité même est consolée par leur retraite, et, avec beaucoup d'ennuis, d'incertitudes et de faiblesses, tantôt par piété, tantôt par raison, et le plus souvent par accoutumance, ils soutiennent le poids d'une vie insipide et languissante.

APPENDICE

DISCOURS
sur les Réflexions ou Maximes morales

Le Discours parut en tête de l'édition de 1665, *et fut supprimé dès la seconde en* 1666. « *Si ces* Réflexions *sont telles que je les crois, déclarait la Rochefoucauld en* 1671, *on ne pourrait leur faire plus de tort que de se persuader qu'elles eussent besoin d'apologie.* » *De qui était cette* apologie *ainsi dédaigneusement rejetée par le duc ? De Segrais, disait-on, car on attribuait à Segrais plus d'un ouvrage auquel il n'avait aucune part. Le problème est loin d'être résolu. Le P. Bouhours dit dans les* Entretiens d'Ariste et d'Eugène *(3e édit.* 1671, *p.* 184 *sq) :* « *Le* Discours *est de la main d'un grand maître, qui sait le monde aussi bien que la langue, et qui n'a pas moins d'honnêteté que d'esprit.* » *Le savant éditeur M. Gilbert, prend beaucoup de peine pour ne pas deviner quel est ce « grand maître » ; M. Aulard, dans son* Etude sur la première édition des Maximes (1883), *n'a pas davantage convaincu tout le monde ; nous nous contenterons à notre tour de publier ce morceau apologétique, tel qu'il parut dans l'édition de* 1665.

MONSIEUR,

Je ne saurais vous dire au vrai si les *Réflexions Morales* sont de M***, quoiqu'elles soient écrites d'une manière qui semble approcher de la sienne. Mais en ces occasions-là je me défie presque toujours de l'opinion publique, et c'est assez qu'elle lui en ait fait un présent pour me donner une juste raison de n'en rien croire. Voilà de bonne foi tout ce que je puis vous répondre sur la première chose que vous me demandez. Et, pour l'autre, si vous n'aviez bien du pouvoir sur moi, vous n'en auriez guère plus de contentement : car un homme prévenu au point que je le suis d'estime pour cet ouvrage n'a pas toute la liberté qu'il faut pour en bien juger. Néanmoins, puisque vous me l'ordonnez, je vous en dirai mon avis, sans vouloir m'ériger autrement, en faiseur de dissertations, et sans y mêler en aucune façon l'intérêt de celui que l'on croit avoir fait cet écrit. Il est aisé de voir d'abord qu'il n'était pas destiné pour paraître au jour, mais seulement pour la satisfaction d'une personne qui, à mon avis, n'aspire pas à la gloire d'être auteur ; et, si par hasard c'était M***, je puis vous dire que sa réputation est établie dans le monde par tant de meilleurs titres, qu'il n'aurait pas moins de chagrin de savoir que ses *Réflexions* sont devenues publiques qu'il en eut lorsque les *Mémoires* qu'on lui attribuait furent imprimés. Mais, vous savez, Monsieur, l'empressement qu'il y a dans le siècle pour publier toutes les nouveautés, et s'il y a moyen de l'empêcher quand on le voudrait, surtout celles qui courent sous des noms qui les rendent recommandables. Il n'y a rien de plus vrai, Monsieur, les noms font valoir les choses auprès de ceux qui n'en sauraient connaître le véritable prix. Celui des *Réflexions* est connu de peu de gens, quoique plusieurs se soient mêlés d'en dire leur avis. Pour moi, je ne me pique pas d'être assez délicat et assez habile pour en bien juger : je dis habile et délicat, parce que je tiens qu'il faut être pour cela l'un et l'autre ; et, quand je me pourrais flatter de l'être, je m'imagine que j'y trouverais peu de choses à changer. J'y rencontre partout de la force et de la pénétration, des pensées

élevées et hardies, le tour de l'expression noble et accompagné d'un certain air de qualité qui n'appartient pas à tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je demeure d'accord qu'on n'y trouvera pas tout l'ordre et tout l'art que l'on y pourrait souhaiter, et qu'un savant qui aurait un plus grand loisir y aurait pu mettre plus d'arrangement ; mais un homme qui n'écrit que pour soi et pour délasser son esprit, qui écrit les choses à mesure qu'elles lui viennent dans la pensée, n'affecte pas tant de suivre les règles que celui qui écrit par profession, qui s'en fait une affaire, et qui songe à s'en faire honneur. Ce désordre néanmoins a des grâces, et des grâces que l'art ne peut imiter. Je ne sais pas si vous êtes de mon goût, mais, quand les savants m'en devraient vouloir du mal, je ne puis m'empêcher de dire que je préférerai toute ma vie la manière d'écrire négligée d'un courtisan qui a de l'esprit à la régularité gênée d'un docteur qui n'a jamais rien vu que ses livres. *Plus ce qu'il dit et ce qu'il écrit paraît aisé et dans un certain air d'un homme qui se néglige, plus cette négligence qui cache l'art sous une expression simple et naturelle, lui donne d'agrément* [1]. C'est de Tacite que je tiens ceci ; je vous mets à la marge le passage latin, que vous lirez si vous en avez envie, et j'en userai de même de tous ceux dont je me souviendrai, n'étant pas assuré si vous aimez cette langue, qui n'entre guère dans le commerce du grand monde, quoique je sache que vous l'entendez parfaitement. N'est-il pas vrai, Monsieur, que cette justesse recherchée avec trop d'étude a toujours un je ne sais quoi de contraint qui donne du dégoût, et qu'on ne trouve jamais dans les ouvrages de ces gens esclaves des règles, ces beautés où l'art se déguise sous les apparences du naturel, ce don d'écrire facilement et noblement, enfin ce que le Tasse a dit du palais d'Armide :

> Stimi (si misto il culto è col negletto)
> Sol naturali gli ornamenti e i siti.
> Di natura arte par, che per diletto
> L'imitatrice sua scherzando imiti.

1. *Dicta factaque ejus quanto solutiora, et quamdam sui negligentiam præferentia, tanto gracius in speciem simplicitatis accipiebantur.* (Tac., *Ann.*, l. 16.)

Voilà comme un poète français [1] l'a pensé après lui :

L'artifice n'a point de part
Dans cette admirable structure ;
La nature, en formant tous les traits au hasard,
Sait si bien imiter la justesse de l'art,
Que l'œil, trompé d'une douce imposture,
Croit que c'est l'art qui fait l'ordre de la nature.

Voilà ce que je pense de l'ouvrage en général ; mais je vois bien que ce n'est pas assez pour vous satisfaire, et que vous voulez que je réponde plus précisément aux difficultés que vous me dites que l'on vous a faites. Il me semble que la première est celle-ci : *Que les réflexions détruisent toutes les vertus.* On peut dire à cela que l'intention de celui qui les a écrites paraît fort éloignée de les vouloir détruire ; il prétend seulement faire voir qu'il n'y en a presque point de pures dans le monde, et que dans la plupart de nos actions il y a un mélange d'erreur et de vérité, de perfection et d'imperfection, de vice et de vertu ; il regarde le cœur de l'homme corrompu, attaqué de l'orgueil et de l'amour-propre, et environné de mauvais exemples, comme le commandant d'une ville assiégée à qui l'argent a manqué : il fait de la monnaie de cuir et de carton [2]. Cette monnaie a la figure de la bonne, on la débite pour le même prix, mais ce n'est que la misère et le besoin qui lui donnent cours parmi les assiégés. De même la plupart des actions des hommes que le monde prend pour des vertus n'en ont bien souvent que l'image et la ressemblance. Elles ne laissent pas néanmoins d'avoir leur mérite et d'être dignes en quelque sorte de notre estime, étant très difficile d'en avoir humainement de meilleures. Mais, quand il serait vrai qu'il croirait qu'il n'y en aurait aucune de véritable dans l'homme en le considérant dans un état purement naturel, il ne serait pas le premier qui aurait eu cette opinion. Si je ne craignais

1. Lequel ? L'auteur lui-même du *Discours* ? On le croirait, mais la traduction n'est pas dans l'édition de 1693. Les vers du Tasse sont au chant XVI, strophe 10. (Ajoutez : e au deuxième vers, entre « naturali » et « gli »).

2. EPICTET, apud *Arrian*, (c'est-à-dire Epictète dans le livre d'Arrien), note en marge des éditions de 1665 et 1693. La comparaison ne se trouve pas dans Arrien.

pas de m'ériger trop en docteur, je vous citerais bien des auteurs, et même des Pères de l'Église et de grands saints, qui ont pensé que l'amour-propre et l'orgueil étaient l'âme des plus belles actions des païens. Je vous ferais voir que quelques-uns d'entre eux n'ont pas même pardonné à la chasteté de Lucrèce, que tout le monde avait cru vertueuse, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la fausseté de cette vertu, qui avait produit la liberté de Rome, et qui s'était attiré l'admiration de tant de siècles. Pensez-vous, Monsieur, que Sénèque, qui faisait aller son sage de pair avec les dieux, fût véritablement sage lui-même, et qu'il fût bien persuadé de ce qu'il voulait persuader aux autres ? Son orgueil n'a pu l'empêcher de dire quelquefois *qu'on n'avait point eu dans le monde d'exemple de l'idée qu'il proposait ; qu'il était impossible de trouver une vertu si achevée parmi les hommes, et que le plus parfait d'entre eux était celui qui avait le moins de défauts.* Il demeure d'accord que *l'on peut reprocher à Socrate d'avoir eu quelques amitiés suspectes, à Platon et Aristote d'avoir été avares, à Epicure prodigue et voluptueux* ; mais il s'écrie en même temps que *nous serions trop heureux d'être parvenus à savoir imiter leurs vices* [1]. Ce philosophe aurait eu raison d'en dire autant des siens, car on ne serait pas trop malheureux de pouvoir jouir comme il a fait de toute sorte de biens, d'honneurs et de plaisirs, en affectant de les mépriser ; de se voir le maître de l'empire et de l'empereur, et l'amant de l'impératrice en même temps ; d'avoir de superbes palais, des jardins délicieux, et de prêcher aussi à son aise qu'il faisait la modération et la pauvreté, au milieu de l'abondance et des richesses [2]. Pensez-vous, Monsieur, que ce stoïcien, qui contrefaisait si bien le maître de ses passions, eut d'autres vertus que celles de bien cacher ses vices, et qu'en se faisant couper les veines, il ne se repentit pas plus d'une fois d'avoir laissé à son disciple le pouvoir de le faire mourir ? Regardez un peu de près ce faux brave, vous verrez qu'en faisant de beaux

1. Les éditions donnent ici les passages latins de Sénèque, auxquels il est fait allusion.

2. Allusion à un passage de Tacite, *Annales*, livre XIV, chap. LII.

raisonnements sur l'immortalité de l'âme, il cherche à s'étourdir sur la crainte de la mort. Il ramasse toutes ses forces pour faire bonne mine ; il se mord la langue de peur de dire que la douleur est un mal ; il prétend que la raison peut rendre l'homme impassible, et, au lieu d'abaisser son orgueil, il le relève au-dessus de la divinité. Il nous aurait bien plus obligés de nous avouer franchement les faiblesses et la corruption du corps humain que de prendre tant de peine à nous tromper. L'auteur des *Réflexions* n'en fait pas de même : il expose au jour toutes les misères de l'homme, mais c'est de l'homme abandonné à sa conduite qu'il parle, et non pas du chrétien. Il fait voir que, malgré tous les efforts de sa raison, l'orgueil et l'amour-propre ne laissent pas de se cacher dans les replis de son cœur, d'y vivre et d'y conserver assez de forces pour répandre leur venin, sans qu'il s'en aperçoive, dans la plupart de ses mouvements.

La seconde difficulté que l'on vous a faite, et qui a beaucoup de rapport à la première, est *que les Réflexions passent dans le monde pour des subtilités d'un censeur qui prend en mauvaise part les actions les plus différentes, plutôt que pour des vérités solides.* Vous me dites que quelques-uns de vos amis vous ont assuré de bonne foi qu'ils savaient par leur propre expérience que l'on fait quelquefois le bien sans avoir d'autre vue que celle du bien, et souvent même sans en avoir aucune, ni pour le bien, ni pour le mal, mais par une droiture naturelle du cœur, qui le porte sans y penser vers ce qui est bon. Je voudrais qu'il me fût permis de croire ces gens-là sur leur parole et qu'il fût vrai que la nature humaine n'eût que des mouvements raisonnables, et que toutes nos actions fussent naturellement vertueuses. Mais, Monsieur, comment accorderons-nous le témoignage de vos amis avec les sentiments des mêmes Pères de l'Église[1] qui ont assuré *que toutes nos vertus, sans le secours de la foi, ne sont que des imperfections ; que notre volonté était née aveugle, que ses désirs étaient aveugles, sa conduite encore plus aveugle, et qu'il ne fallait pas s'étonner*

1. On a cherché et trouvé dans les Pères de l'Église, notamment dans saint Augustin, les propositions qui sont citées à cette place

si, parmi tant d'aveuglement, l'homme était dans un égarement continuel ? Ils en ont parlé encore plus fortement, car ils ont dit qu'en cet état, *la prudence de l'homme ne pénétrait dans l'avenir et n'ordonnait rien que par rapport à l'orgueil ; que sa tempérance ne modérait aucun excès que celui que l'orgueil avait condamné ; que sa constance ne se soutenait dans les malheurs qu'autant qu'elle était soutenue par l'orgueil ; et enfin que toutes ses vertus, avec cet éclat extérieur de mérite qui les faisait admirer n'avaient pour but que cette admiration, l'amour d'une vaine gloire et l'intérêt de l'orgueil.* On trouverait un nombre presque infini d'autorités sur cette opinion ; mais, si je m'engageais à vous les citer régulièrement, j'en aurais un peu plus de peine et vous n'en auriez pas plus de plaisir. Je pense donc que le meilleur pour vous et pour moi sera de vous en faire voir l'abrégé dans six vers d'un excellent poète de notre temps :

Si le jour de la foi n'éclaire la raison,
Notre goût dépravé tourne tout en poison ;
Toujours de notre orgueil la subtile imposture
Au bien qu'il semble aimer fait changer de nature,
Et, dans le propre amour dont l'homme est revêtu,
Il se rend criminel même par sa vertu [1].

(Brebeuf, *Entr. Sol.*).

S'il faut néanmoins demeurer d'accord que vos amis ont le don de cette foi vive qui redresse toutes les mauvaises inclinations de l'amour-propre, si Dieu leur fait des grâces extraordinaires, s'il les sanctifie dès ce monde, je souscris de bon cœur à leur canonisation, et je leur déclare que les *Réflexions morales* ne les regardent point. Il n'y a pas apparence que celui qui les a écrites en veuille à la vertu des saints ; il ne s'adresse, comme je vous ai dit, qu'à l'homme corrompu. Il soutient qu'il fait presque toujours du mal quand son amour-propre le flatte qu'il fait le bien, et qu'il se trompe souvent

1. *Entretiens Solitaires* ou *Prières et Méditations pieuses en vers français* par M. de Brebeuf, 1660. Ces vers sont tirés du chapitre intitulé : « Des sujets que nous avons de nous mépriser. » Ils ont été d'ailleurs fort librement transformés, et, d'après l'hypothèse de M. Aulard, par la Rochefoucauld lui-même.

lorsqu'il veut juger de lui-même, parce que la nature ne se déclare pas en lui sincèrement des motifs qui le font agir. Dans cet état malheureux, où l'orgueil est l'âme de tous ses mouvements, les saints mêmes sont les premiers à lui déclarer la guerre, et le traitent plus mal sans comparaison que ne fait l'auteur des *Réflexions*. S'il vous prend, quelque jour, envie de voir les passages que j'ai trouvés dans leurs écrits sur ce sujet, vous serez aussi persuadé que je le suis de cette vérité ; mais je vous supplie de vous contenter à présent de ces vers, qui vous expliqueront une partie de ce qu'ils ont pensé :

Le désir des honneurs, des biens et des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices,
Et l'aveugle intérêt qui règne dans son cœur
Va d'objet en objet et d'erreur en erreur.
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remède,
Au mal qui se guérit un autre mal succède.
Au gré de ce tyran, dont l'empire est caché,
Un péché se détruit par un autre péché.
(Brebeuf, *Entr. Sol.*).

Montaigne, que j'ai quelque scrupule de vous citer après des Pères de l'Église, dit assez heureusement sur ce même sujet : *que son âme a deux visages différents ; qu'elle a beau se replier sur elle-même, elle n'aperçoit jamais que celui que l'amour-propre a déguisé, pendant que l'autre se découvre par ceux qui n'ont point de part à ce déguisement.* Si j'osais enchérir sur une métaphore si hardie, je dirais que l'âme de l'homme corrompu est faite comme ces médailles qui représentent la figure d'un saint et celle d'un démon dans une seule face et par les mêmes traits. Il n'y a que la diverse situation de ceux qui la regardent qui change l'objet : l'un voit le saint, et l'autre voit le démon. Ces comparaisons nous font assez comprendre que, quand l'amour-propre a séduit le cœur, l'orgueil aveugle tellement la raison, et répand tant d'obscurité dans toutes ses connaissances, qu'elle ne peut juger du moindre de nos mouvements, ni former d'elle-même aucun discours assuré pour notre conduite. *Les hommes*, dit Horace, *sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt. Ils marchent sur la foi d'un guide qui*

les égare aussitôt, ou par malice, ou par ignorance ; chacun d'eux se met en peine de retrouver le chemin ; ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne ; plus il le croit, et plus il s'en écarte ; mais, quoique leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant qu'une même cause : c'est le guide qui les a trompés, et l'obscurité de la nuit qui les empêche de se redresser [1]. Peut-on mieux dépeindre l'aveuglement et les inquiétudes de l'homme abandonné à sa propre conduite, qui n'écoute que les conseils de son orgueil, qui croit aller naturellement droit au bien, et qui s'imagine toujours que le dernier qu'il recherche est le meilleur ? N'est-il pas vrai que, dans le temps qu'il se flatte de faire des actions vertueuses, c'est alors que l'égarement de son cœur est plus dangereux ? Il y a un si grand nombre de roues qui composent le mouvement de cette horloge, et le principe en est si caché, qu'encore que nous voyions ce que marque la montre, nous ne savons pas quel est le ressort qui conduit l'aiguille sur toutes les heures du cadran.

La troisième difficulté que j'ai à résoudre est que *beaucoup de personnes trouvent de l'obscurité dans le sens et dans l'expression de ces réflexions*. L'obscurité, comme vous savez, Monsieur, ne vient pas toujours de la faute de celui qui écrit. Les *Réflexions*, ou, si vous voulez, les *Maximes* et les *Sentences*, comme le monde a nommées celles-ci, doivent être écrites dans un style serré, qui ne permet pas de donner aux choses toute la clarté qui serait à désirer ; ce sont les premiers traits du tableau : les yeux habiles y remarquent bien toute la finesse de l'art et la beauté de la pensée du peintre ; mais cette beauté n'est pas faite pour tout le monde, et, quoique ces traits ne soient pas remplis de couleurs, ils n'en sont pas moins des coups de maître. Il faut donc se donner le loisir de pénétrer le sens et la force des paroles ; il faut que l'esprit parcoure toute l'étendue de leur signification avant que de se reposer pour en former le jugement.

La quatrième difficulté est, ce me semble, que les *Maximes sont presque partout trop générales*. On vous a dit *qu'il est*

1. Paraphrase d'un texte d'Horace, *Satires*, Livre II, III, 48-51.

injuste d'étendre sur tout le genre humain des défauts qui ne se trouvent qu'en quelques hommes. Je sais, outre ce que vous me mandez des différents sentiments que vous en avez entendus, ce que l'on oppose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices. On appelle leur censure le portrait du peintre ; on dit qu'ils sont comme les malades de la jaunisse, qu'ils voient tout jaune parce qu'ils le sont eux-mêmes. Mais, s'il était vrai que pour censurer la corruption du cœur en général il fallût la ressentir en particulier plus qu'un autre, il faudrait aussi demeurer d'accord que ces philosophes dont Diogène de Laerce nous rapporte les sentences étaient les hommes les plus corrompus de leur siècle ; il faudrait faire le procès à la mémoire de Caton, et croire que c'était le plus méchant homme de la République, parce qu'il censurait les vices de Rome. Si cela est, Monsieur, je ne pense pas que l'auteur des *Réflexions*, quel qu'il puisse être, trouve rien à redire au chagrin de ceux qui le condamneront, quand, à la religion près, on ne le croira pas plus un homme de bien ni plus sage que Caton. Je dirai encore, pour ce qui regarde les termes que l'on trouve trop généraux, qu'il est difficile de les restreindre dans les sentences sans leur ôter tout le sel et toute la force ; il me semble, outre cela, que l'usage nous fait voir que sous des expressions générales l'esprit ne laisse pas de sous-entendre de lui-même des restrictions : par exemple quand on dit : *Tout Paris fut au-devant du Roi, toute la Cour est dans la joie*, ces façons de parler ne signifient néanmoins que la plus grande partie. Si vous croyez que ces raisons ne suffisent pas pour fermer la bouche aux critiques, ajoutons-y que, quand on se scandalise si aisément des termes d'une censure générale, c'est à cause qu'elle nous pique trop vivement dans l'endroit le plus sensible du cœur.

Néanmoins il est certain que nous connaissons, vous et moi, bien des gens qui ne se scandalisent pas de celle des *Réflexions*, j'entends de ceux qui ont l'hypocrisie en aversion, et qui avouent de bonne foi ce qu'ils sentent en eux-mêmes et ce qu'ils remarquent dans les autres. Mais peu de gens sont capables d'y penser ou s'en veulent donner la peine, et, si par hasard ils y pensent, ce n'est jamais sans se flatter. Souvenez-

vous, s'il vous plaît, de la manière dont notre ami Guarini traite ces gens-là.

Huomo sono, e mi preggio d'esser humano ;
E teco, che sei huomo,
E ch'altro esser non puoi,
Come huomo parlo di cosa humana,
E se di total nome forse ti sdegni,
Guarda, garzon superbo,
Che, nel dishumanarti,
Non divenghi una fiera, anzi ch'un dio.

(GUARINI, *Past. Fid.* acte I, scène 1 [1].)

Voilà, Monsieur, comme il faut parler de l'orgueil de la nature humaine, et, au lieu de se fâcher contre le miroir qui nous fait voir nos défauts, au lieu de savoir mauvais gré à ceux qui nous les découvrent, ne vaudrait-il pas mieux nous servir des lumières qu'ils nous donnent pour connaître l'amour-propre et l'orgueil, et pour nous garantir des surprises continuelles qu'ils font à notre raison ? Peut-on jamais donner assez d'aversion pour ces deux vices qui furent la cause funeste de la révolte de notre premier père, ni trop décrier ces sources malheureuses de toutes nos misères ?

Que les autres prennent donc comme ils voudront les *Réflexions morales* ; pour moi, je les considère comme peinture ingénieuse de toutes les singeries du faux sage ; il me semble que dans chaque trait *l'amour de la vérité lui ôte le masque et le montre tel qu'il est* [2]. Je les regarde comme des leçons d'un maître qui entend parfaitement l'art de connaître les hommes, qui démêle admirablement bien tous les rôles qu'ils jouent

1. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* (*Heautont.*, acte I, scène I, TERENT.), note ajoutée à l'indication : Guarini etc... et mise en marge de l'édition de 1665. Voici la traduction des vers de Guarini, altérés parce que l'auteur cite de mémoire : « Je suis homme, je suis fier de l'être, et à toi, qui es homme ici, ou plutôt qui devrais l'être, je parle d'une chose humaine. Et si tu dédaignes un tel titre, prends garde, en reniant l'humanité, de devenir une brute, au lieu d'un dieu. »

2. Pour comprendre ceci, il faut savoir qu'en tête des quatre premières éditions des *Maximes* se trouve une planche où l'*Amour de la Vérité*, sous les traits d'un enfant, arrache à un buste de Sénèque son masque et son laurier, et dit en le montrant du doigt : *Quid vetat ?* c'est-à-dire « Qu'est-ce qui empêche de dire le vrai ? »

dans le monde, et qui non seulement nous fait prendre garde aux différents caractères des personnages du théâtre, mais encore qui nous fait voir, en levant un coin du rideau, que cet amant et ce roi de la comédie sont les mêmes acteurs qui font le docteur et le bouffon dans la farce. Je vous avoue que je n'ai rien lu de notre temps qui m'ait donné plus de mépris pour l'homme et plus de honte de ma propre vanité. Je pense toujours trouver à l'ouverture du livre quelque ressemblance aux mouvements secrets de mon cœur ; je me tâte moi-même pour examiner s'il dit vrai, et je trouve qu'il le dit presque toujours et de moi et des autres plus qu'on ne voudrait. D'abord j'en ai quelque dépit, je rougis quelquefois de voir qu'il ait deviné, mais je sens bien, à force de le lire, que, si je n'apprends à devenir plus sage, j'apprends au moins à connaître que je ne le suis pas ; j'apprends enfin, par l'opinion qu'il me donne de moi-même, à ne me répandre pas sottement dans l'admiration de toutes ces vertus dont l'éclat nous saute aux yeux : les hypocrites passent mal leur temps à la lecture d'un livre comme celui-là. Défiez-vous donc, Monsieur, de ceux qui vous en diront du mal, et soyez assuré qu'ils n'en disent que parce qu'ils sont au désespoir de voir révéler des mystères qu'ils voudraient pouvoir cacher toute leur vie aux autres et à eux-mêmes.

En ne voulant faire qu'une lettre, je me suis engagé insensiblement à vous écrire un grand discours ; appelez-le comme vous voudrez, ou *discours* ou *lettre*, il ne m'importe, pourvu que vous en soyez content et que vous me fassiez l'honneur de me croire,

Monsieur

Votre, etc.

TABLE

FR. DE LA ROCHEFOUCAULD 5

BIBLIOGRAPHIE 18

PORTRAITS DE LA ROCHEFOUCAULD..... 19

RÉFLEXIONS MORALES..... 33

TABLE DES RÉFLEXIONS MORALES..... 103

MAXIMES POSTHUMES..... 107

MAXIMES SUPPRIMÉES 115

RÉFLEXIONS DIVERSES..... 129

APPENDICE..... 172

LIBRAIRIE LAROUSSE

EXTRAIT DU CATALOGUE

13-17, rue Montparnasse, PARIS.

Bibliothèque Larousse

encyclopédique et illustrée

La *Bibliothèque Larousse*, collection véritablement encyclopédique, embrasse, pour les mettre à la portée de tous, les connaissances les plus diverses. Elle comprend un certain nombre de sections (*Littérature — Beaux-arts — Sciences — Histoire et Géographie — Médecine et Hygiène — Vie sociale et droit usuel — Agriculture — Connaissances pratiques — Sports*) qui renferment dans leur cadre les notions essentielles qu'il fallait rechercher auparavant dans des collections multiples, ou dans des ouvrages spéciaux, coûteux et difficiles à lire. Les volumes de la *Bibliothèque Larousse* sont abondamment illustrés pour la plupart, de présentation soignée et d'un prix très modeste.

Les ouvrages de cette collection sont envoyés franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 centimes par volume)

LITTÉRATURE

La section *Littérature* se compose, en premier lieu, d'une belle édition *des chefs-d'œuvre de la littérature* classique et moderne; 2° d'*anthologies* des écrivains d'une époque ou d'un pays; 3° de volumes d'*histoire de la littérature* des différents pays; 4° de *monographies* des grands écrivains.

I — Les chefs-d'œuvre de la littérature

Ces ouvrages sont présentés avec le plus grand soin, et illustrés de nombreuses gravures hors texte extraites des éditions anciennes les plus recherchées ou empruntées aux richesses de notre Bibliothèque Nationale et de nos grands musées. Chaque œuvre est précédée de substantielles notices écrites par un professeur agrégé ou un spécialiste autorisé, qui contrôle et annote le texte de tout l'ouvrage.

Une couverture sobre et élégante, la qualité du papier, de la typographie et de l'impression, le nombre et la beauté des illustrations, l'ornementation générale du livre, rendent cette collection digne de toutes les bibliothèques.

CORNEILLE : Théatre choisi illustré. Avec biographie et notes, par Henri Clouard. *Trois vol.* illustrés de 24 gravures dont 13 hors texte d'après Gravelot (édition de 1764).
Chaque volume, broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 6 francs

RACINE : Théatre complet illustré. Avec biographie et notes, par Henri Clouard. *Trois vol.* illustrés de 32 gravures dont 12 hors texte d'après J. de Sève (édition de 1767).
Chaque volume, broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 6 francs

MOLIÈRE : Théatre complet illustré. Avec biographie et notes, par Th. Comte, agrégé de l'Université. *Sept vol.* illustrés de 63 gravures dont 36 hors texte d'après F. Boucher (édition de 1734). Chaque volume, broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *deux volumes*, reliure demi-peau, tête dorée . . . . 13 francs

LA FONTAINE : Fables illustrées. Avec biographie et notes, par M. Morel, agrégé de l'Université. *Deux volumes* illustrés de 24 gravures d'après J.-B. Oudry (édition de 1755) et 4 hors texte. Chaque volume, broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

BOILEAU : Œuvres poétiques illustrées. Avec biographie et notes, par L. Coquelin. 8 gravures d'après Cochin (édition de 1747) et un autographe. Broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En reliure demi-peau, tête dorée. . . . . 3 francs

LA BRUYÈRE : Les Caractères. Avec biographie et notes, par René Pichon, agrégé de l'Université. *Deux volumes* illustrés de 8 gravures hors texte. Chaque vol., broché. 1 franc
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

BOSSUET : Œuvres choisies illustrées. Avec biographie et notes, par Henri Clouard. *Deux volumes*, 18 gravures. Chaque volume, broché, 1 franc; relié toile souple . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

Mme DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves. Avec biographie et notes, par L. Coquelin. 9 gravures dont 2 hors texte. Broché, 1 franc; relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En reliure demi-peau, tête dorée. . . . . 3 francs

Mme DE SÉVIGNÉ : Lettres choisies illustrées, suivies d'un choix de lettres de femmes célèbres du XVIIe siècle. Avec biographie et notes, par Marguerite Clément, agrégée de l'Université. — *Deux volumes*, 8 gravures hors texte. — Chaque volume, sous couverture rempliée . . . . . 1 fr. 50
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

REGNARD : Théatre choisi illustré. Avec biographie et notes, par Georges Roth, agrégé de l'Université. — *Deux volumes*, 8 gravures hors texte d'après Moreau le Jeune (édit. de 1789). Chaque vol., couverture rempliée. . . . . 1 fr. 50
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

SAINT-SIMON : Mémoires (extraits suivis). Avec biographie et notes, par Aug. Dupouy, agrégé de l'Univ. *Quatre vol.* illustrés de 17 grav. hors texte. Chaque vol., broché. . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . 7 francs

ABBÉ PRÉVOST : Manon Lescaut. Avec biographie et notes, par Gauthier-Ferrières. 11 gravures d'après J.-J. Pasquier et Gravelot (édit. de 1753). Broché . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En reliure demi-peau, tête dorée . . . . . 3 francs

J.-J. ROUSSEAU : Les Confessions (extraits suivis). Avec biographie et notes, par H. Legrand, agrégé de l'Université. 6 gravures d'après Le Barbier (1774), etc. Broché. 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30

VOLTAIRE : Romans. Avec biographie et notes, par H. Legrand. *Deux volumes* illustrés de 6 gravures d'après Monnet (édit. de 1778). Chaque volume, broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

VOLTAIRE : Théatre choisi illustré. Avec notes et notices, par H. Legrand. 4 gravures hors texte d'après Moreau le Jeune (édition de 1784). Broché. . . . . 1 franc
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 30

VOLTAIRE : Œuvre poétique. Avec notes et notices, par H. Legrand. 4 grav. hors texte, couvert. rempliée 1 fr. 50

BEAUMARCHAIS : Théatre choisi illustré. Avec biographie et notes, par M. Roustan, agrégé de l'Université. *Deux volumes*, 8 gravures d'après Cochin, Gravelot et Saint-Quentin. Chaque volume, broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie. Avec biographie et notes, par Aug. Dupouy, agrégé de l'Université. 4 gravures hors texte d'après Girodet, Prud'hon, Moreau le Jeune (édit. de 1806). Couverture rempliée. 1 fr. 50
En reliure demi-peau, tête dorée . . . . . 3 francs

CHATEAUBRIAND : Œuvres choisies illustrées. Avec biographie et notes, par Dupouy, agrégé de l'Université. *Trois volumes* illustrés de 18 gravures dont 15 hors texte. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile souple. . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 6 francs

STENDHAL : La Chartreuse de Parme. Avec biographie et notes, par Dupouy. *Deux volumes*, 4 gravures hors texte. Chaque volume, broché 1 fr.; relié toile souple. . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

STENDHAL : Le Rouge et le Noir. Avec introduction et notes, par C. Stryienski. *Deux volumes*, 4 gravures hors texte. Chaque volume, broché, 1 fr.; relié toile souple. 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

BALZAC : Œuvres choisies illustrées. *Huit volumes* illustrés de 7 gravures et 2 autographes (*Le Père Goriot*, 1 vol.; *Eugénie Grandet*, 1 vol.; *La Cousine Bette*, 2 vol.; *Le Cousin Pons*, 1 vol.; *Le Lys dans la vallée*, 1 vol.; *Le Médecin de campagne*, 1 vol.; *La Peau de chagrin*, 1 vol.). Chaque volume, broché, 1 franc; relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
Les huit volumes reliés toile souple, sous étui . . . . . 11 francs
En *trois volumes*, reliure demi-peau, tête dorée . . . . 16 fr. 50

GÉRARD DE NERVAL : Œuvres choisies illustrées. Avec biographie et notes, par Gauthier-Ferrières. 4 grav. hors texte. Couverture remplie . . . . . 1 fr. 50
En reliure demi-peau, tête dorée . . . . . 3 francs

MUSSET : Œuvres complètes illustrées. *Huit volumes* illustrés de 7 gravures et 2 autographes (*Poésies*, 2 vol.; *Comédies et Proverbes*, 3 vol.; *Confession d'un enfant du siècle*, 1 vol.; *Contes*, 1 vol.; *Nouvelles*, 1 vol.). Chaque vol., br. 1 franc
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 30
Les huit volumes reliés toile souple, sous étui . . . . . 11 francs
En *trois volumes*, reliure demi-peau, tête dorée . . . . 16 fr. 50

VICTOR HUGO : Œuvres choisies illustrées. Avec biographie et notices, par Léopold-Lacour, agrégé de l'Université, et préface de Gustave Simon. *Deux volumes* d'environ 550 p. chacun, 60 grav. dont 48 hors texte (*Poésie*, 1 vol.; *Prose*, 1 vol.). Chaque volume, broché . . . . . 5 francs
Relié toile. . . . . 6 francs
Reliure demi-peau, tête dorée . . . . . 8 francs

II — Anthologies.

ANTHOLOGIE des écrivains français des XV^e^ et XVI^e^ SIÈCLES. Avec biographies et notes par, Gauthier-Ferrières. *Deux vol.* (*Poésie*, 1 vol.; *Prose*, 1 vol.). 36 grav. dont 8 hors texte, 18 autogr. Chaque vol., couvert. rempliée 1 fr. 50
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

ANTHOLOGIE des écrivains français du XVII^e^ SIÈCLE. Avec biographies et notes, par Gauthier-Ferrières. *Deux volumes* (*Poésie*, 1 vol.; *Prose*, 1 vol.). 45 portraits dont 8 hors texte, 51 autographes. Chaque volume, broché, 1 franc; relié toile souple. . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . 4 fr. 50

ANTHOLOGIE des écrivains français du XVIIIe SIÈCLE. Avec biographies et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Deux volumes* (*Poésie*, 1 vol.; *Prose*, 1 vol.). 61 portraits, dont 8 hors texte, 56 autographes. Chaque volume, broché, 1 franc; relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . 4 fr. 50

ANTHOLOGIE des écrivains français du XIXe SIÈCLE. Avec biographie et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Quatre volumes* (*Poésie*, 2 vol.; *Prose*, 2 vol.). 89 portraits, dont 16 hors texte, 83 autographes. Chaque volume, broché, 1 franc; relié toile souple . . . . . 1 fr. 30
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . 7 francs

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS SUÉDOIS CONTEMPORAINS, par T. HAMMAR. 4 grav. hors texte. Br. 1 franc
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 30

III — Histoire des littératures.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE, par Ch. LE GOFFIC. Tableau d'ensemble absolument unique de la littérature française contemporaine : tous les genres, tous les écrivains. 76 grav. Br., 1 fr. 75; relié toile souple. . . 2 fr. 25

LITTÉRATURE ALLEMANDE, par W. THOMAS, agrégé de l'Université. 57 gravures. Broché . . . . . 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

LITTÉRATURE ANGLAISE, par W. THOMAS, agrégé de l'Université. 56 gravures. Broché . . . . . 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

LITTÉRATURE ITALIENNE, par G.-M. GATTI. 23 grav. Broché, 1 franc; relié toile souple . . . . . 1 fr. 30

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE RUSSE, par L. LEGER, membre de l'Institut. 26 grav., 5 autographes. Broché, 0 fr. 75; relié toile souple . . . . . 1 fr. 05

IV — Monographies.

MONTAIGNE, par L. COQUELIN. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 6 gravures. Broché. . . . . 0 fr. 75
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 05

MUSSET, par GAUTHIER-FERRIÈRES. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 4 gravures. Broché . . . . . 0 fr. 75
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 05

DAUDET, par P. et V. MARGUERITTE, etc. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 8 gravures. Broché . . . . 0 fr. 75
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 05

GŒTHE, par Ch. SIMOND. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 4 gravures. Broché, 0 fr. 75 ; relié toile souple. . 1 fr. 05

SCHILLER, par Ch. SIMOND. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 4 grav. Br., 0 fr. 75 ; relié toile souple . 1 fr. 05

HEINE, par A. TOPIN. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 4 gravures. Broché, 1 franc ; relié toile souple. . 1 fr. 30

TOLSTOÏ, par OSSIP-LOURIÉ. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 4 grav. Br., 0 fr. 75 ; relié toile souple . 1 fr. 05

IBSEN, par OSSIP-LOURIÉ. Sa vie et son œuvre (avec extraits). 4 grav. Br., 0 fr. 75 ; relié toile souple. . 1 fr. 05

BEAUX-ARTS

ANTHOLOGIE D'ART FRANÇAIS : XIX^e SIÈCLE (PEINTURE), par Ch. SAUNIER. *Deux volumes* contenant 240 reproductions photogr. en pleine page. Chaque volume, broché. 2 fr. 50
Relié toile souple. . . . . 3 fr. 50
Édition de luxe sur papier mat, chaque volume, br. 5 francs

ANTHOLOGIE D'ART FRANÇAIS : XX^e SIÈCLE (PEINTURE), par Ch. SAUNIER. 128 reproductions photographiques en pleine page. Broché, 3 fr. 50; relié toile souple. . 4 fr. 50
Édition de luxe sur papier mat, broché . . . . . 6 francs

REMBRANDT, par A. BRÉAL. 24 grav. h. texte. Br. 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

L'ART A L'ÉCOLE, par Ch.-M. COUYBA et les membres du Comité de la Société française de l'Art à l'École. 70 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile souple . . . . . 1 fr. 50

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

HISTOIRE DE RUSSIE, par L. LEGER. 12 grav., 2 cartes. Broché, 0 fr. 75; relié toile souple. . . . . 1 fr. 05

GÉOGRAPHIE RAPIDE DE L'EUROPE, par Onésime RECLUS. 16 gravures, 1 carte. Br., 1 fr. 20; rel. toile souple 1 fr. 50

GÉOGRAPHIE RAPIDE DE LA FRANCE, par RECLUS. 18 grav. Broché, 1 fr. 20; relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

QU'EST-CE QUE LA SCIENCE? par F. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. 88 grav. Broché. . 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

L'ÉVOLUTION DE L'ASTRONOMIE AU XIX^e SIÈCLE, par P. BUSCO. Pages choisies des grands astronomes. 63 gr. dont 16 hors texte. Br., 1 fr. 50; rel. toile souple . 1 fr. 90

L'ÉVOLUTION DE LA CHIMIE AU XIX^e SIÈCLE, par Marcel OSWALD. Pages choisies des grands chimistes. 16 grav. hors texte. Broché, 1 fr. 50; relié toile souple . . . 1 fr. 90

LE RADIUM, sa genèse, ses propriétés et ses emplois, par André LANCIEN. 39 grav. et 1 pl. hors texte. Br. . 1 fr. 50
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 90

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS, par COUSTET. 22 gr. Broché, 0 fr. 75; relié toile souple . . . . . 1 fr. 05

L'ÉLECTRICITÉ A LA MAISON, par H. de GRAFFIGNY. 100 grav. Broché, 1 franc; relié toile souple. . . . . 1 fr. 40

LES ALLIAGES MÉTALLIQUES, par HÉMARDINQUER. 9 gr. Broché, 0 fr. 50; relié toile souple . . . . . 0 fr. 75

LA VOIX PROFESSIONNELLE, par le D^r P. BONNIER. 39 grav. Broché, 2 francs; relié toile souple. . . . . 2 fr. 50

VIE SOCIALE ET DROIT USUEL

LA VIE ÉCONOMIQUE, par Frédéric PASSY. Broché . 1 fr. 20
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 50

ENTRE LOCATAIRES ET PROPRIÉTAIRES, par D. MASSÉ. Broché, 1 fr. 20; relié toile souple . . . . . 1 fr. 50

LES ASSURANCES, par E. ADAM. Guide pratique. Broché, 0 fr. 75; relié toile souple . . . . . 1 fr. 05

CE QUE LA LOI PUNIT, par GUYON. Code pénal expliqué. Broché, 0 fr. 90; relié toile souple. . . . . 1 fr. 20

LES ACCIDENTS DU TRAVAIL, par L. ANDRÉ. Br. 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

ASSISTANCE AUX VIEILLARDS, AUX INFIRMES, AUX INCURABLES. Guide pratique à l'usage des fonctionnaires départementaux, etc. Broché . . . . . 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

CODE MUNICIPAL, par Max LEGRAND. Broché. 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

DROITS DE TIMBRE ET D'ENREGISTREMENT, par A. LANOË. Guide pratique à l'usage du public et des hommes d'affaires. Broché, 1 fr. 50 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 90

POUR FAIRE SOI-MÊME SON TESTAMENT, par Léon PARISOT. Broché, 1 fr. 50 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 90

MÉDECINE ET HYGIÈNE

L'ESTOMAC, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 14 gravures. Broché . . . . . 1 franc
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 30

L'ŒIL, hygiène, maladies, traitement, par le Dr VALUDE, médecin de la clinique des Quinze-Vingts. 54 gravures. Broché, 1 fr. ; relié toile souple . . . . . 1 fr. 30

L'OREILLE, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 74 gravures. Broché . . . . . 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

LA BOUCHE ET LES DENTS, hygiène, maladies, traitement, par le Dr ROSENTHAL. 28 gravures. Br. 1 franc
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 30

LE NEZ ET LA GORGE, hygiène, maladies, traitement, par le Dr A. NEPVEU. 48 gravures. Broché. . . . . 1 franc
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 30

LA PEAU ET LA CHEVELURE, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 65 gravures. Broché . . 1 fr. 20
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

LES MALADIES DE POITRINE, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 63 gravures. Broché, 1 fr. 35; relié toile souple . . 1 fr. 75

ARTHRITISME ET ARTÉRIO-SCLÉROSE, par le Dr LAUMONIER. Broché, 1 fr. 20; relié toile souple . . . . . 1 fr. 50

HERNIES ET VARICES, par L. et J. RAINAL. 55 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile souple. . . . . 1 fr. 20

PRÉCIS D'ALIMENTATION RATIONNELLE, par le Dr PASCAULT. Broché, 1 fr. 20; relié toile souple . 1 fr. 50

LA CUISINE HYGIÉNIQUE, par Mme Cl. FAURE, avec introduction du Dr GUILLERMIN. Broché . . . . . 1 fr. 50
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 95

POUR ÉLEVER LES NOURRISSONS, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 62 gravures. Broché . . . . . 0 fr. 90
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 20

POUR PRÉSERVER DES MALADIES VÉNÉRIENNES, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 34 gravures. Broché. . . . 0 fr. 75
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 05

AGRICULTURE

ROUTINE ET PROGRÈS EN AGRICULTURE, par DUMONT. 92 grav. Broché, 1 fr. 80 ; rel. t. souple. 2 fr. 25

LE JARDIN DE L'INSTITUTEUR, DE L'OUVRIER ET DE L'AMATEUR, par P. BERTRAND. Manuel pratique de jardinage. 60 grav. et 9 pl. Broché, 1 fr. 20 ; rel. toile souple. 1 fr. 50

LE VERGER DE L'INSTITUTEUR, DE L'OUVRIER ET DE L'AMATEUR, par P. BERTRAND. 193 gravures. Br. . 1 fr. 20
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 50

LE BÉTAIL, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br. 0 fr. 75
Relié toile souple. . . . . 1 fr. 15

LE PORC, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br. . 0 fr. 75
Relié toile souple . . . . . 1 fr. 15

TOUTE LA BASSE-COUR, par H. VOITELLIER. 11 grav., 24 planches. Broché, 1 fr. 50 ; relié toile souple . . 1 fr. 95

AMÉLIORATIONS DU SOL, par M. ABADIE. 95 grav. Broché, 0 fr. 90 ; relié toile souple . . . . . 1 fr. 20

DES FOURRAGES VERTS TOUTE L'ANNÉE, par COMPAIN. 44 grav. Br., 0 fr. 90 ; relié toile souple. 1 fr. 20

CONNAISSANCES PRATIQUES

DÉFENDS TON ARGENT, par G. SOREPH. 4 gravures. Broché, 0 fr. 90 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 20

LA CUISINE A BON MARCHÉ, par Mme J. SÉVRETTE. Broché, 0 fr. 90 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 20

LA NOURRITURE DE L'ENFANCE, par le Dr H. LEGRAND. Broché, 1 fr. 20 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 50

CHAMPIGNONS MORTELS ET DANGEREUX, par F. GUÉGUEN, professeur agrégé à l'École supérieure de Pharmacie. 7 planches en couleurs. Relié toile souple . 1 fr. 50

LE GUIDE MONDAIN, par la Comtesse DE MAGALLON. Broché, 0 fr. 90 ; relié toile souple . . . . . 1 fr. 20

LE PASSE-TEMPS DES MOIS, par DELOSIÈRE. 111 grav. Broché, 0 fr. 75 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 05

LA MAISON FLEURIE, par F. FAIDEAU. 61 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile souple. . . . . 1 fr. 20

LES HABITATIONS A BON MARCHÉ et un art nouveau pour le peuple, par Jean LAHOR. 39 gr. Br., 2 fr.; rel. t. 2 fr. 30

LE DESSIN DE L'ARTISAN ET DE L'OUVRIER, par CHEVRIER. Broché, 0 fr. 75 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 05

POUR FORMER UN TIREUR, par VIOLET et VOULQUIN. Broché, 0 fr. 75 ; relié toile souple. . . . . 1 fr. 05

FRONTIÈRES FRANÇAISES, FORTS, CAMPS RETRANCHÉS, par G. VOULQUIN. *Trois vol.* illustrés de nombreuses grav. et cartes. Chaque vol., broché, 1 fr. 20; rel. t. souple. 1 fr. 50

SPORTS

LE LAWN-TENNIS, LE GOLF, LE CROQUET, LE POLO, par P. CHAMP, F. DE BELLET, A. DESPRÉS, F. CAZE DE CAUMONT. 50 grav. dont 24 hors texte. Relié toile souple. . . 2 francs

LES SPORTS ATHLÉTIQUES : *Football, Courses à pied, Sauts, Lancements,* par P. et J. GARCET DE VAURESMONT. 45 gravures. Relié toile souple. . . . . 2 francs

LES SPORTS NAUTIQUES : *Aviron, Natation, Water-polo,* par Louis DOYEN, Paul AUGÉ et Georges MOËBS. 41 grav. dont 24 hors texte. Relié toile souple . . . . . 2 francs

LA BOXE : *Boxe anglaise et française, Lutte,* par J. MOREAU, CHARLEMONT, LUSCIEZ et DERIAZ. 48 gr. Rel. t. 2 francs

L'ESCRIME : *Fleuret, Épée, Sabre,* par KIRCHHOFFER, J. JOSEPH-RENAUD et L. LECUYER. 48 grav. Rel. toile. 1 fr. 30

LA CHASSE A TIR AU CHIEN D'ARRÊT ET LA CHASSE AU GIBIER D'EAU, par GASTINNE-RENETTE, P. BERT, Cte J. CLARY, VOULQUIN, etc., 128 gravures. Relié toile souple. . 2 francs

JEUX ET CONCOURS DE PLEIN AIR à la campagne, à la mer, à l'école, par le Baron GUSTAVE. 60 gravures dont 32 hors texte. Relié toile souple . . . . . 2 francs

Dictionnaires Larousse

Les meilleurs des dictionnaires

Les *Dictionnaires Larousse*, aujourd'hui célèbres dans le monde entier, sont universellement reconnus comme les meilleurs de tous les dictionnaires. Remarquablement documentés, constamment tenus à jour, clairs et commodes à consulter, ce sont des ouvrages indispensables entre tous et c'est dans toutes les circonstances de la vie, au point de vue pratique comme au point de vue intellectuel, qu'on en tirera le plus grand profit. Il existe des éditions de tous prix : chacun peut ainsi, si petite que soit sa bourse, posséder un de ces incomparables dictionnaires et bénéficier des services considérables qu'on en peut attendre.

LAROUSSE CLASSIQUE ILLUSTRÉ, par Claude AUGÉ. Dictionnaire manuel à l'usage des écoles, plus complet qu'aucun autre dictionnaire de même prix. Beau volume de 1 100 pages (format 13,5 × 20), 4 150 gravures, 70 tableaux encyclopédiques dont 2 en couleurs et 114 cartes dont 7 en couleurs. Cartonné . . . . . 3 fr. 30

Relié toile (reliure originale de GRASSET), impression bleu et or . . . . . 3 fr. 75

(0 fr. 75 en sus pour frais d'envoi à l'étranger)

PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ. Le plus complet et le mieux illustré de tous les dictionnaires manuels. Beau volume de 1 664 pages (format 13,5 × 20), 5 800 gravures, 130 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, et 120 cartes dont 7 en couleurs. Relié toile (reliure originale de GRASSET), en trois tons . . . . . 5 francs

En reliure souple pleine peau . . . . . 7 fr. 50

(1 fr. en sus pour frais d'envoi dans les localités non desservies par le chemin de fer et à l'étranger.)

LAROUSSE DE POCHE, par Claude et Paul AUGÉ. Le seul dictionnaire de poche vraiment pratique et complet, contenant plus de 85 000 mots avec leur définition, plus un traité de grammaire et de littérature française. Joli volume de 1 292 pages sur papier extra-mince (*bible paper*), format 10,5 × 16,5, épaisseur 2 centimètres, poids 315 grammes. Relié toile . . . . . 6 francs
Elégamment relié peau souple, dans un étui . . . . . 7 fr. 50

LE LAROUSSE POUR TOUS, dictionnaire encyclopédique en *deux volumes*, publié sous la direction de Claude AUGÉ. Une encyclopédie complète à la portée de tous : tous les mots de la langue, toutes les connaissances humaines, sous la forme la plus pratique et la moins coûteuse (170 000 souscripteurs à ce jour). 1 950 pages (format 21 × 30,5), 17 325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 planches en couleurs. Broché. . . . . 35 francs
Relié demi-chagrin (reliure originale de G. AURIOL). 45 francs
Payable *5 fr. tous les deux mois* (pour la France, l'Algérie, la Tunisie, l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Suisse). — Au comptant, 10 o/o d'escompte.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ en *huit volumes*, publié sous la direction de Claude AUGÉ. Le plus récent, le plus remarquablement documenté et le plus magnifiquement illustré des grands dictionnaires encyclopédiques, rédigé par plus de 400 collaborateurs d'élite : le plus grand succès de la librairie française (210 000 souscripteurs à ce jour). 7 600 pages (format 32 × 26), 237 000 articles, 49 000 gravures, 504 cartes en noir et en couleurs, 89 planches en coul. Broché. 230 francs
Relié demi-chagrin (reliure originale de GRASSET). 275 francs
Casier-Bibliothèque, en noyer ciré ou acajou ciré. . 30 francs
Payable *10 fr. par mois* (pour la France, l'Algérie, la Tunisie, l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Suisse). — Au comptant, 10 o/o d'escompte.

GRAND DICTIONNAIRE LAROUSSE en *dix-sept volumes*. Le plus vaste répertoire encyclopédique du monde entier. 24 500 pages (format 32 × 26), 2 864 gravures. Broché, 650 fr. (payable *20 fr. par mois*) ; — Relié demi-chagrin, 750 fr. (payable *25 fr. par mois*). — Remise importante au comptant.

Spécimens sur demande

Larousse mensuel illustré

Publié sous la direction de Claude Augé

Le seul périodique véritablement encyclopédique, enregistrant chaque mois dans l'ordre alphabétique, sous une forme documentaire, toutes les manifestations de la vie contemporaine, littérature, arts, sciences, politique, etc. : tient au courant de tout, forme la mise à jour indéfinie du *Nouveau Larousse illustré* et de toutes les encyclopédies. — Paraît le premier samedi de chaque mois.

LE NUMÉRO de 24 pages gr. in-4° (32 × 26), illustré de nombreuses gravures . . . . . 0 fr. 75

ABONNEMENT D'UN AN : France . . . . . 8 francs

— — Étranger (Union postale). 9 fr. 50

(Ajouter 90 centimes si on désire recevoir les numéros sous tube-carton)

En vente : TOME I (années 1907, 1908, 1909, 1910). Un magnifique volume de 842 pages, 2 812 gravures, 103 cartes. Broché, 24 francs; relié demi-chagrin, 30 francs (payable *5 francs par mois;* au comptant 10 °/₀).

Larousse médical illustré

Publié sous la direction du Dr Galtier-Boissière

Encyclopédie médicale à l'usage des familles, donnant sous la forme la plus pratique tout ce qu'il est utile de savoir sur nos organes et leurs fonctions, les différentes maladies et leur traitement, l'hygiène, etc. Magnifique volume in-4° de 1 300 pages (format 20 × 27), 2 462 gravures dont un grand nombre de photographies d'après nature, 36 pl. en coul. Broché 34 francs Relié demi-chagrin (rel. originale de G. AURIOL) . . . 40 francs

(Payable *5 francs tous les deux mois ;* au comptant, 10 °/₀).

Collection in-4° Larousse

Splendides ouvrages de luxe (format 32 × 26)
merveilleusement illustrés par la photographie
Reliures artistiques originales

HISTOIRE DE FRANCE ILLUSTRÉE, *en deux volumes*. La plus intéressante et la plus belle histoire de France qui ait jamais été publiée. 2 028 gravures photographiques, 43 planches en couleurs, 9 cartes en couleurs, 96 cartes en noir. Broché . . . . . 53 francs
Relié demi-chagrin. . . . . 65 francs

LA FRANCE, GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE, *en deux volumes*, par P. JOUSSET. Merveilleuse et vivante évocation de toutes les beautés de notre pays. 1 942 gravures photographiques, 47 planches hors texte, 21 cartes et plans en noir, 30 cartes en couleurs. Broché. . . . . 56 francs
Relié demi-chagrin . . . . . 68 francs

ATLAS COLONIAL ILLUSTRÉ. 7 cartes en couleurs, 70 cartes en noir, 16 planches hors texte, 768 gravures photographiques. Broché . . . . . 18 francs
Relié demi-chagrin . . . . . 23 francs

PARIS-ATLAS, par F. BOURNON. 595 gravures photographiques, 32 dessins, 24 plans en huit couleurs. Br. . 18 francs
Relié demi-chagrin. . . . . 23 francs

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE ILLUSTRÉE, par P. JOUSSET. 588 gravures photographiques, 8 cartes en couleurs, 14 cartes ou plans en noir. Broché. . . . 18 francs
Relié demi-chagrin . . . . . 23 francs

LA BELGIQUE ILLUSTRÉE, par DUMONT-WILDEN. 570 gravures photographiques, 10 planches hors texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 22 cartes en noir. Broché, 20 francs ; relié demi-chagrin . . . . . 26 francs

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL ILLUSTRÉS, par P. JOUSSET. 772 gravures photographiques, 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir. Broché . . . 22 francs
Relié demi-chagrin . . . . . 28 francs

LA HOLLANDE ILLUSTRÉE, par VAN KEYMEULEN, BOOT, etc. 349 gravures photographiques, 2 planches en couleurs, 15 planches en noir, 4 cartes en couleurs, 35 cartes en noir. Broché, 12 francs; relié demi-chagrin . . . . . 17 francs

L'ITALIE ILLUSTRÉE, par P. JOUSSET. 784 gravures photographiques, 14 cartes et plans en couleurs, 9 cartes en noir. Broché, 22 francs; relié demi-chagrin. . . . . 28 francs

ATLAS LAROUSSE ILLUSTRÉ. 42 cartes en couleurs, 1 158 gravures photographiques. Broché . . . . . 26 francs
Relié demi-chagrin. . . . . 32 francs

LA TERRE, GÉOLOGIE PITTORESQUE, par Aug. ROBIN. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. Broché. 18 francs
Relié demi-chagrin. . . . . 23 francs

LE MUSÉE D'ART (DES ORIGINES AU XIXe SIÈCLE), publié sous la direction d'E. MÜNTZ. 900 gravures photographiques, 50 planches hors texte. Broché . . . . . 22 francs
Relié demi-chagrin. . . . . 27 francs

LE MUSÉE D'ART (XIXe SIÈCLE). 1 000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. Broché. . . . . 28 francs
Relié demi-chagrin. . . . . 34 francs

LES SPORTS MODERNES ILLUSTRÉS, encyclopédie sportive illustrée, publiée sous la direction de P. MOREAU et G. VOULQUIN. 813 gravures, 28 planches hors texte. Broché, 20 francs; relié demi-chagrin . . . . . 26 francs

En cours de publication : LA MER.

N. B. — *Ces ouvrages peuvent être acquis à raison de* 5 *francs par mois par* 100 *francs de commande (en France, Algérie, Tunisie, Alsace-Lorraine, Suisse et Belgique).*

Paris — Imp. LAROUSSE, 17, rue Montparnasse (Avril 1913) — 337 — 15